

5 août 1944 - 5 août 1994

50^{ème} anniversaire de la libération d'Ancenis et de ses environs

Délivrance et Souffrances

Joël THIEVIN et Génica CUISNIER



Emotion et joie, place Francis Robert, à Ancenis où passe, le dimanche 25 juillet 1948, le général de Gaulle.

C'est Maguy, âgée de 8 ans, une des filles de Bernadette Martin-Péan, qui remet la gerbe de fleurs au Général. Ce geste hautement symbolique, modeste hommage, rappelait le grand rôle joué dans l'ombre par les résistants et en particulier par sa mère et sa tante. Anecdote amusante : le garde-barrière du passage à niveau de la rue de la Gare, ancien poilu de 14-18, avait fermé les barrières un court instant de façon à mieux voir le *libérateur* de la France (Cliché Garreau).

J'écris ton nom, LIBERTÉ

*“ Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu' à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau.
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère
Et comme ferait une mère
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau.
Gloire à notre France éternelle !
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !
Aux martyrs ! aux vaillants ! aux forts !
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts !... ”*

Victor Hugo, Le chant du crépuscule

Il y a cinquante ans, à l'aube de l'été 1944, après quatre ans d'occupation, d'oppression allemande, la France commençait à espérer, à croire au retour de la liberté. A la barbarie de l'occupant nazi et aux lâchetés de toutes sortes ont répondu victorieusement le courage, le sacrifice et l'enthousiasme des résistants, des soldats. La force brute peut s'abattre sur un pays, apparemment l'assouvir, mais n'a pas de pouvoir sur le cœur de l'homme et le meilleur qui est en lui. Ces quatre années de chape de plomb avaient écrasé la France. A la première fissure, les habitants avaient toujours gardé intact au fond d'eux-mêmes leur instinct de liberté. Tous les barreaux du monde ne peuvent enfermer l'âme d'un peuple. Cette leçon se lit dans les récits de la libération. Certes la bravoure et l'héroïsme n'étaient pas le lot commun. Beaucoup ont accepté la soumission et les petites lâchetés ordinaires car il fallait bien vivre. Que ceux qui n'ont pas connu la guerre se gardent de juger. Par contre, il faut admirer ceux qui ont dit non et se sont engagés au risque de leur vie pour que le nazisme soit vaincu. Beaucoup de ces combattants de l'ombre étaient des gens ordinaires. Mais l'adversité a fait jaillir en eux des forces insoupçonnées et le désir de vivre debout leur a donné une vaillance parfois surhumaine. Ils ont découvert aussi les atrocités et les absurdités de la guerre.

Nous avons voulu raconter, à travers cette mémoire sensible, à ceux qui n'ont pas connu cette époque terrible et magnifique, comment les jeunes surtout rêvaient de vivre et de mourir. Pour cette jeunesse généreuse et prête à tout pour libérer son pays, ce n'était plus une question de patriotisme mais une nécessité. En cet été le plus long, aux grands jours à la fois tragiques et glorieux, ce fut partout la révolte de la France subjuguée. Nombre d'enfants de la région d'Ancenis ont malheureusement perdu leur jeunesse sur cette terre de violence et d'atrocités. Ces lignes doivent aussi transmettre aux lecteurs un message de paix et d'espoir. La fin du long calvaire a permis de connaître à nouveau le souffle de la vie libre. Malgré les ruines et les morts, la libération réchauffait les cœurs. Mais la guerre n'était pas finie pour autant. Sur l'étroit chemin de la paix inéluctable, les reculs, les embûches, les massacres seront encore la règle. Se libérer de l'occupant a demandé, de la part de ceux qui ont fait, pour nous qui vivons aujourd'hui, le sacrifice de leur vie : courage, patience, persévérance, solidarité.

Arrivées glorieusement à Ancenis le 19 juin 1940, les troupes allemandes en partiront piteusement le 5 août 1944. En effet, il y a cinquante ans, les Américains, les soldats de la Liberté, étaient aux portes d'Ancenis ; les FFI soutenus par cette aide providentielle libéraient la ville et les Allemands se rendaient...

Joël THIEVIN

JUIN 1944 : Lueurs d'espoir d'une libération prochaine ou les petits pas de la paix

LE PASSAGE DE NOTRE-DAME DE BOULOGNE

Le 1^{er} juin 1944, quelques jours avant le Débarquement, c'est avec une immense ferveur que la Loire-Inférieure et par là le diocèse de Nantes accueillait à Varades la statue de Notre-Dame de Boulogne, messagère de paix, venant de Lourdes et regagnant le Nord. Pour cette raison elle était aussi appelée Notre-Dame du Grand Retour. La statue vénérée était partie huit mois plus tôt de la Cité mariale. Henri-Michel Gasnier dans son livre sur Varades témoigne : *" Les préparatifs de la fête durèrent plus d'un mois. Des ateliers s'organisèrent où 60.000 fleurs artificielles furent confectionnées. Toutes les rues*



Notre-Dame de Boulogne, place de l'Eglise à Ancenis (Cliché Garreau).

prodigieusement décorées furent transformées en voies triomphales ; jamais Varades ne vit une pareille ferveur religieuse. Ces journées de supplications marquèrent le début de la libération. " Le vendredi 2 juin, dans l'après-midi, la Vierge est accueillie à Anetz. Le curé de la paroisse, l'abbé Mainguy, a relaté dans son registre, ce mémorable événement. Le samedi 3 juin au matin, c'est le passage triomphal à Ancenis, comme un dimanche de Fête-Dieu. Monseigneur Villepelet, évêque de Nantes, déclare dans son sermon, à l'adresse de la Vierge : *" La douce Loire vous portera sur ses flots jusqu'à son embouchure ; plus que les sites, ce sont les cœurs que vous venez visiter ; vous vous avancerez à travers des chemins de souffrance. "* Pieds nus, le chapelet à la main les fidèles se rassemblent autour de la Vierge salvatrice sous l'œil des soldats allemands qui ne bronchent pas. Elle est porteuse d'un message d'espoir et de libération comme le disent les chants religieux qui sortent des poitrines : *" Chez nous soyez reine, nous sommes à vous "*, ou encore : *" Reine de France, venez et sauvez-nous "*. Le 4 juin au matin elle gagne Oudon où elle est embarquée pour descendre la Loire et s'arrêter à Thouaré. Sur les berges du fleuve la foule

acclame la Madone et chante des cantiques populaires... La statue poursuit son voyage à travers le département et sera accueillie le 26 juin à Carquefou. Dans l'après-midi du 30 juin, elle est à Riaillé. Les cloches de l'église Notre-Dame-de-l'Assomption sonnent à toute volée. Le commandant Yacco, caché à La Conillère chez Dutertre, prie la Vierge afin qu'advienne l'heure de la paix. De là, elle est conduite en procession à l'Abbaye de Melleray.

Cette Messagère de la Paix a beaucoup marqué les populations rencontrées : la guerre avec son cortège de souffrance et de misère, avait en effet réactivé le sentiment religieux en France. Les fidèles priaient pour le retour des prisonniers et demandaient à Marie de les protéger des bombardements... Au mépris des périls quotidiens elle soulevait sur son passage une ferveur et une vénération indescriptibles. Ce sont quatre statues de Notre-Dame de Boulogne, tirées par des chars ou encore transportées par des bateaux qui traversèrent de 1943 à 1946 douze mille communes devant quinze millions de fidèles. Ce Tour de France ne pouvait être passé sous silence !

LA MISSION DE RECONNAISSANCE DU LIEUTENANT AMÉRICAIN HUBERT CHILDRESS

Le 2 juin 1944, le lieutenant américain Hubert Childress, un jeune aviateur de 23 ans, survola seul, à très basse altitude, dans son Lightning P38, à double fuselage en forme d'hirondelle appelé familièrement deux queues, la ville d'Ancenis. François Gruais a vu voler cet appareil bas au-dessus de la Loire, telle une étincelle métallique sur le bleu intense du ciel. Il s'agissait du même type d'avion qu'utilisa le 31 juillet 1944 Antoine de Saint-Exupéry, le plus vieux pilote de guerre. Celui-ci ne reviendra jamais de sa mission de reconnaissance photographique. Celle du Lieutenant est précise et extrêmement risquée : photographier tous les ponts sur la Loire de Nantes à Orléans.

Ce vol du 2 juin a bien été l'hirondelle qui annonça le printemps... de la libération. De ce passage au-dessus d'Ancenis il nous reste aujourd'hui un témoignage : c'est un cliché¹ pris par cet officier qui fut primé lors d'une exposition des meilleures photos aériennes de guerre. Le mercredi 8 juin 1994 au matin, cinquante ans après, le colonel Childress est revenu à Ancenis pour... une amicale mission commémorative.



8 juin 1994 : le colonel Childress, devant le nouveau pont d'Ancenis inauguré le 18 janvier 1953 (Cliché: ~~Presso-Cézan~~).

¹ Une reproduction est visible dans la salle du conseil municipal.

JUILLET 1944 : La guerre n'est pas finie à Ancenis et dans ses environs : bombardements, combats aériens, actions de la Résistance.

Aux priyations, au STO, à l'occupation inacceptable, aux délations à la gendarmerie, à l'angoisse va bientôt s'ajouter un nouveau drame à Ancenis en juillet 1944 : les bombardements à trois reprises de la ville et de sa périphérie. En effet, bien qu'il s'agisse, pour les deux premiers, de bombardements stratégiques alliés, sur des voies de communication tenues par les Allemands, ces attaques aériennes ponctuelles n'ont pas toujours épargné les populations civiles. Les Anceniens commencent à prendre peur et de très nombreuses familles quittent la ville pour se réfugier à la campagne, chez des parents ou amis au nord ou au sud de la Loire... Il faut dire qu'Ancenis comptait à l'époque six mille habitants dont au moins deux mille réfugiés, la plupart nantais, depuis les bombardements des 16 et 23 septembre 1943. Enfin la Résistance, les FFI du commandant Coché ont joué un rôle irremplaçable en ce qui concerne particulièrement les renseignements. Sans ces "soldats de l'ombre", l'aviation alliée n'aurait jamais pu mener à bien ses missions pour retarder l'avance allemande.

DANS LA NUIT DU 4 AU 5 JUILLET, BOMBARDEMENT DU PONT D'ANCENIS PAR LES ALLIÉS ; LE QUARTIER DE L'ÉPERON EST TOUCHÉ ET LA VILLE COMPTE SES PREMIÈRES VICTIMES.

Un rapport de police du 6 juillet 1944 mentionne ainsi l'évènement : " le 5 juillet, à 0 h 45, le pont d'Ancenis, canton dudit, 36 km Est de Nantes, a été coupé par des bombes. 3 morts et 1 blessé. Une maison a été détruite".

C'est un Mosquito de la R.A.F. qui a pilonné le premier pont en bois de l'E.T.P.O (Travaux Publics de l'Ouest), avec circulation des voitures à sens unique, mis en service le 11 mars 1943 pour le compte de l'occupant. Ce fut le premier objectif stratégique visé par l'aviation anglaise. L'avion avait décrit une large orbite autour de la ville avant de se présenter au-dessus du pont. Le raid aérien a été assez précis ; ce bombardier léger volant à altitude réduite pouvait larguer à vue et remplir ses missions avec un certain succès. L'ouvrage est partiellement détruit, le tablier étant traversé. Le passage de la Loire est neutralisé pour un temps. Le pont sera cependant remis en état quelques jours plus tard par les Allemands. Si les premières bombes atteignirent leur but, les autres malheureusement écrasèrent le quartier voisin de l'Eperon au bord de la Loire. Un immeuble fut touché et presque entièrement détruit car le déluge ne s'abat pas sans éclaboussures. Ancenis compta ses trois premières victimes civiles. Des bombes tombèrent aussi autour de la Noëlle, brisant les vitres de l'hôpital. " Ancenis connut alors son baptême du feu. Une quinzaine de fois les avions ont survolé la ville, rasant les toits, se rappelle Louise Blondel, née Fromy, 22 ans à l'époque. *Quelle nuit nous avons passée !...*" Les habitants de l'Eperon avaient pourtant été prévenus la veille de quitter ce quartier particulièrement exposé, mais ils s'y étaient refusés. La guerre montrait son hideux visage. Devant l'ampleur du désastre la solidarité joua. Sous le regard des sauveteurs accourus en pleine nuit (des volontaires de la Défense passive et de la population, la Croix-Rouge, le maire, le curé de la paroisse...) s'offre le paysage tragique des maisons éventrées. Comme le précisa Armand Couard, " la Défense passive œuvra sans relâche. Elle fut organisée au début de la guerre et la ville fut divisée en trois secteurs. Le premier îlot était situé au quartier Vincent, place de la République. Son chef était Brice Michel et le responsable des secours d'urgence de la Croix-Rouge, Henri Aillerie. Le second était à la mairie avec M. Marpeau, comme chef, cependant que M. Brètesché commandait les équipes d'urgence. Enfin, le dernier se trouvait aux Etablissements Giraudet avec André Maisonneuve".

Ces sauveteurs, sous le projecteur mis en place par Roger Ménanteau, électricien, prennent une dimension que parfois on ne leur aurait pas soupçonnée avant. Ce sont, comme le dit Dominique Labarrière, les héros des décombres qui appartiennent, pour beaucoup, à la Défense passive urbaine. L'alerte fut donnée par Théophile Charriau, lieutenant des pompiers. Il allait à chaque carrefour, armé de son clairon, sonner le début et la fin de l'alerte. Moyen archaïque, Ancenis n'ayant pas à cette époque de sirène !

Les Anceniens n'ont pas oublié cette nuit tragique. Ainsi Simone Bernat, née Toublanc, 23 ans à l'époque, du café *Le Croissant*, place de l'église, se souvient : " *Le quartier de l'Eperon comportait plusieurs familles : les Nouaille, retraités, habitant le plus près du pont, les Volant, pêcheurs, les Tessier, absents cette nuit-là. Armand Couard, 53 ans, y tenait aussi son atelier de tailleur, au rez-de-chaussée.*"

Anne-Marie Nouaille, 67 ans, et son mari François, 62 ans, ont été tués sur le coup. Leur fille Francine - âgée d'une vingtaine d'années - a été blessée et très choquée : elle s'est retrouvée dans son lit, à la cave. Transportée à l'hôpital d'Ancenis, elle n'a pas pu assister aux obsèques de ses parents. Les



Le quartier de l'Eperon, côté Loire, avant le bombardement du pont.



Le quartier de l'Eperon, peu de temps après son bombardement (Cliché Garreau).

sauveteurs, dont le docteur Georges Bousseau, maire, ont retrouvé aussitôt Mme Nouaille. Son mari n'a été découvert sous les décombres que plusieurs jours plus tard. *" Aussitôt après le bombardement mon père s'est déplacé à l'Eperon pour se rendre compte de l'ampleur du drame et témoigner de sa sympathie et de la solidarité de la ville. Lorsqu'il est retourné chez nous dans la nuit, il était couvert de duvet "* confie sa fille Catherine Bousseau. Le chanoine Gerbaud archiprêtre d'Ancenis était lui aussi accouru rapidement sur les lieux. *" Anne-Marie Nouaille a été transportée sous le péristyle de la Mairie, poursuit Simone Bernat. Elle n'avait aucune blessure apparente. On l'a installée sur une table. Le docteur Vignaud et les secouristes (dont je faisais partie) ont recouvert la dépouille mortelle d'un linceul blanc, allumé un cierge et ils se sont mis à réciter le chapelet. Quant à l'autre famille, dans l'appartement voisin, Marie Volant, 46 ans, a été, elle aussi malheureusement, tuée sur le coup. Victor Volant, son mari, doit la vie sauve au fait qu'il était à la pêche en Loire cette nuit-là. Il a eu de la chance. Il a aussi souvent fait office de passeur de la Loire pendant l'Occupation et surtout en 1941 et 1942 lorsqu'il n'y avait plus de pont."* Ces trois premières victimes civiles de la guerre sont mortes pour la France suivant la décision ultérieure de M. le Secrétaire Général aux Anciens Combattants. Michel Nouaille, frère de Francine apporte son témoignage : *" Tout le monde connaissait ma sœur pour sa belle voix, un peu La Callas quand elle chantait Carmen. Elle jouait aussi du piano à merveille. De 1946 à 1947 elle a tenu une épicerie rue de Charost. Lors du bombardement du pont, j'étais à Hambourg comme prisonnier de guerre et je ne suis revenu à Ancenis, libre, qu'en mai 1945. C'est Francine qui m'a prévenu par courrier du drame familial. J'ai appris ainsi que la veille du raid aérien, le mardi, mes parents n'ont pas voulu quitter leur habitation, malgré les recommandations officielles et surtout celles de Mme Oger qui habitait rue Neuve. Elle leur avait offert de venir loger chez elle. Mais mes parents ont refusé, prétextant que je devais revenir d'Allemagne et ils ne voulaient pas que je trouve la maison fermée cette nuit-là. "*

Les Anceniens commencent à prendre peur, et de très nombreuses familles quittent la ville pour aller se réfugier à la campagne chez des parents ou des amis : *" C'est ainsi que la famille Berryer avec ses deux enfants, Sim et sa sœur Jacqueline, propriétaire du cinéma Eden, ma mère et moi-même sommes partis nous réfugier à Mésanger "* précise Génica Cuisnier. Jean-Pierre Réthoré âgé de 12 ans et habitant avec sa mère et son grand-père rue Neuve se rappelle bien aussi cette nuit-là : *" Je dormais et soudain je me suis réveillé en sursaut à cause du bruit de la déflagration. Toute la nuit on a eu très peur que ça recommence. Je ne savais pas très bien ce qui s'était réellement passé. Suite à ce bombardement un éclat long et effilé de bombe a atterri dans la cour arrière de notre maison, rebondi sur le ciment, est rentré dans la cuisine et est allé se loger derrière un grand miroir incliné posé sur un buffet plat. Personne de la famille ne s'en était rendu compte sur le coup. Ce n'est que quelque temps après que ma mère a découvert ce morceau par hasard lors d'un nettoyage. Aujourd'hui hélas cet éclat souvenir a disparu et c'est dommage ! "* Une partie de la communauté des religieuses de Chavagnes du pensionnat du Château alla passer la nuit du 5 juillet à Saint-Géréon, le reste s'abritant au salon ou sous l'escalier.

" A la fin de la guerre, se souvient Armand Couard fils, les ruines des immeubles du quartier de l'Eperon furent arasées. Un mur d'enceinte fut construit et la municipalité décida de créer un jardin à cet endroit charmant, face à la Loire, près duquel serait placée la statue de Joachim du Bellay sauvée grâce à l'initiative du docteur Bousseau. Plus tard un beau jardin fut réalisé et les fleurs ont poussé sur les ruines. Avec la création du square de l'Eperon, une page douloureuse du passé a été tournée."

BATAILLE DU RAIL LE MERCREDI 12 JUILLET : BOMBARDEMENTS DE DEUX CONVOIS ALLEMANDS SUR LA VOIE FERRÉE, DE PART ET D'AUTRE DE LA GARE D'ANCENIS

La voie ferrée Nantes-Angers, avec ses nombreux trains ennemis, a été le second objectif visé à Ancenis par l'aviation alliée. En effet, l'un des buts de la Résistance fut de couper les voies de communication, notamment ferroviaire, afin de désorganiser et d'entraver le mouvement des troupes ennemies. Détruire le rail pour gagner la guerre. Heureusement, les bombardements répartis en quatre vagues nourries dans la journée du 12 juillet - deux le matin, deux l'après-midi - visaient deux convois passant à l'écart de la ville, chacun assez éloigné de part et d'autre de la gare. Les cibles visées étaient concentrées uniquement sur la voie ferrée. Aussi la ville elle-même sera épargnée des nombreux pilonnages aériens mais elle en fut tout de même traumatisée, poussant encore l'exode des citadins vers la campagne.

Le mercredi 12 juillet, tôt le matin, deux trains allemands doivent pratiquement se croiser en gare d'Ancenis. Grâce aux informations communiquées à la R.A.F. par la Résistance, la chasse alliée va pouvoir intervenir mais il faudra par prudence attendre que les convois soient en dehors de la ville.

Saluons ici le rôle important joué par Charles Elluard, directeur d'école à Belligné, alias *capitaine Etienne* dans la Résistance, responsable d'un poste émetteur et qui pouvait ainsi renseigner l'Etat-Major allié sur la logistique allemande, plus spécialement les déplacements de trains. Notons aussi les renseignements apportés par le capitaine américain Paul Cyr et ses compagnons D.M.R. (délégués

militaires régionaux) dont le lieutenant Lejeune (radio). Ils avaient caché un poste émetteur dans les ruines couvertes de ronces de la chapelle Saint-Michel à La Roche-Blanche. Cette radio affolait les Allemands qui l'ont cherchée en vain. Sans l'audace et le courage de ces hommes l'opération aérienne n'aurait pu avoir lieu.

Un train de munitions qui se dirigeait vers Angers passa le premier en gare. Peu de temps après, un deuxième convoi de chars *Tigre* le croisa en direction de Nantes... Aussitôt avertis, les chasseurs de la R.A.F. entrèrent en action. La voie ferrée va être bombardée quatre fois : à 8 h 30, 14 h, 17 h et 20 h 30. Ancenis n'avait jamais vu pareil ballet aérien évoluer dans l'azur ligérien. Ce fut un déluge de bombes.

Jean Rabine, 20 ans en 1944, habitait rue Lamoricière, face à la voie ferrée. Témoin, il se rappelle bien le deuxième train : *“ Les deux premiers bombardements ont été le fait des Lightning P38 américains les deux queues, aux tirs précis car volant à basse altitude. Le P38 est un monoplace de fabrication américaine considéré comme le plus performant des avions de guerre de l'époque. Les deux derniers raids aériens ont été effectués par des Mosquito bombardiers légers de la R.A.F.. La locomotive a été neutralisée instantanément à deux cents mètres de la gare et le convoi s'immobilisa. La tête du train était arrêtée peu avant le pont de Biais. Le pilonnage des chars sur les wagons a été très précis et les Allemands se cachaient dessous. Ils étaient affolés. Il y a eu quelques blessés légers qui sont venus se nettoyer dans la fontaine de notre cour. La voie ferrée précédant le train a été pulvérisée. Le convoi transportant cinquante-quatre chars Tigre de la division Das Reich est resté bloqué toute la journée telle une bête blessée qui attend le coup de grâce. Il arrivera aux environs de 20 h 30. En tout il y eut dix-huit bombes brisantes. Le soir les Allemands ont réussi à descendre les chars par l'arrière du train et ils les ont conduits - réquisitionnant au passage des Anceniens - sous les Allées Joubert et de la Providence près de la Loire, cachés sous les frondaisons des platanes. ”*

A ce sujet, Albert Esch, apprenti coiffeur à l'époque chez M. Sécher rue Aristide Briand, a été le témoin d'une curieuse scène : *“ Plusieurs Allemands qui surveillaient les chars sur les Allées ont requis une plate de pêcheur pour aller braconner à la grenade près des piles du pont de bois, histoire de se détendre ”*.

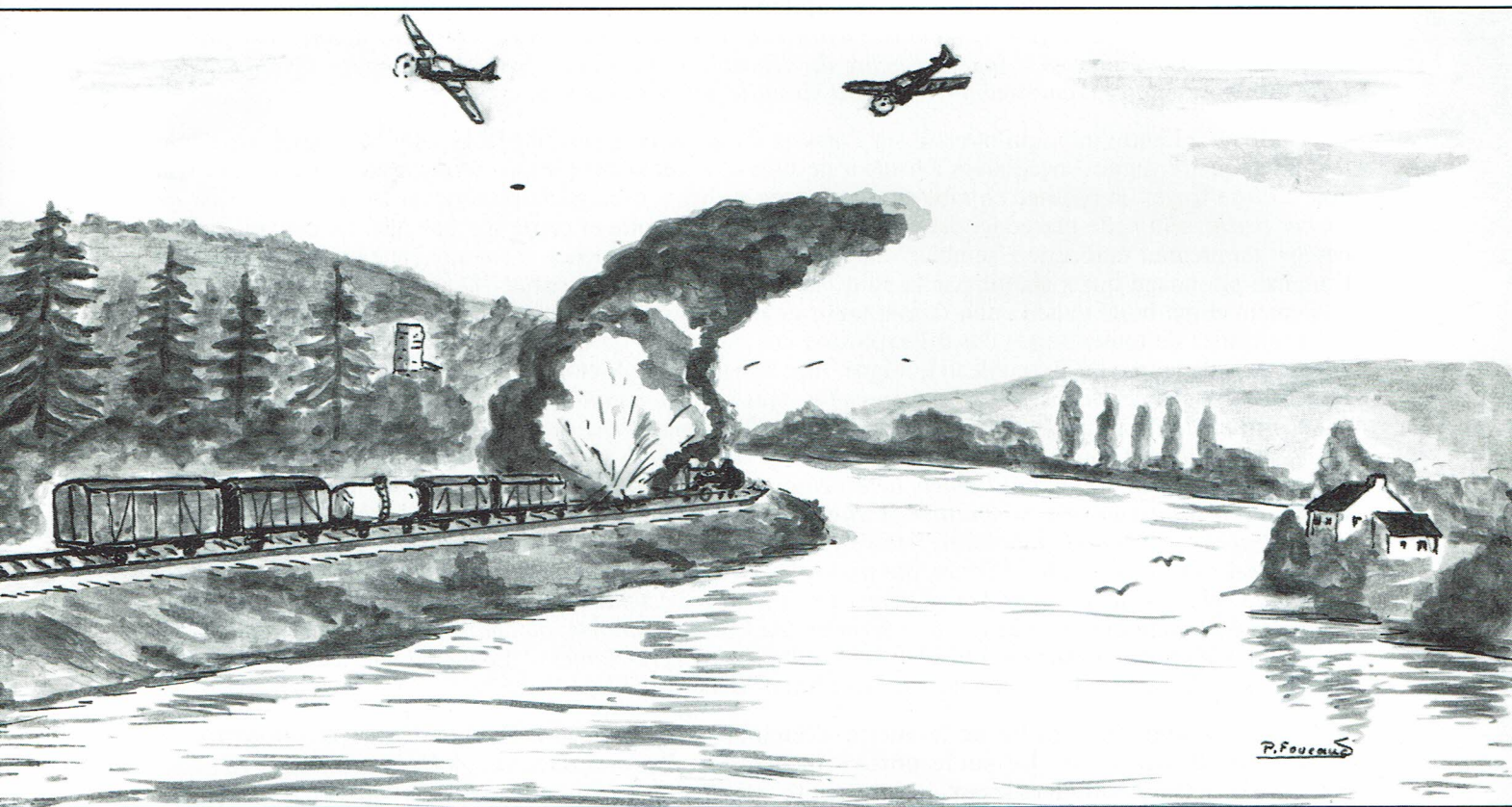
Le lendemain soir, les blindés purent prendre la route en direction d'Angers d'où ils arrivaient. Dans les environs de Saint-Georges-sur-Loire, ils furent anéantis par des Lightning P38 grâce toujours aux renseignements communiqués par le capitaine Etienne. Le commandant Coché confiait il y a quelques années : *“ La ville d'Ancenis l'avait échappé belle car il m'avait fallu donner ma parole d'officier que j'indiquerais le jour et l'heure du départ des chars pour éviter le pilonnage de la ville par les forteresses volantes américaines. Il y avait six mille personnes à Ancenis. ”*

Quant à l'autre train qui montait sur Paris en direction de l'Allemagne, il a été bombardé, en même temps, en quatre vagues successives à hauteur de Juigné. A cet endroit le site est encaissé. Il y a un siècle la voie a dû se frayer un passage en rabotant cet éperon rocheux, escarpé, belvédère sur la Loire. *Ce grain de rocher perdu*, sentinelle placée ici par la nature, veille sur la Loire et garde son passage. Le convoi, stoppé net lors du premier raid aérien, semblait comme *plaqué* contre le rocher. Il fut ainsi une cible facile lors de l'intense pilonnage qui s'abattit par la suite sur cette position allemande. Les wagons ont été détruits totalement et ont brûlé toute la nuit faisant jaillir de leurs entrailles, comme un volcan, des gerbes de feu et des projectiles de toutes sortes dus à l'explosion des munitions qu'ils transportaient. La tête du train était arrêtée près de la tour du Bernardeau à Juigné, face à la ferme de Victor Florent sur l'île aux Moines. Victor Florent fils se souvient encore : *“ D'immenses flammes s'élevaient au-dessus de Juigné. C'était un véritable feu d'artifice. Mais il fallait faire attention car, lors des bombardements, certaines rafales ont atteint notre ferme et celle de la famille Pierre Huchon à la pointe de l'île. Les nombreuses déflagrations dans le convoi projetaient aussi une quantité d'objets hétéroclites sur les maisons et dans les champs environnants. Le vrombissement infernal des bombardiers s'ajoutait à celui des détonations du train. Le convoi transportait des munitions et beaucoup de matériels volés ou réquisitionnés pour être transportés en Allemagne : machines à coudre, machines à écrire, des fauteuils de château... Plusieurs wagons étaient remplis de bleus de travail. Des animaux, dont des chevaux, des cochons occupaient d'autres voitures. Ce train restera immobilisé plusieurs mois, à la vue des fermiers de l'île aux Moines, bloquant ainsi la voie ferrée. C'est pour cela que les Allemands ont utilisé après l'autre ligne Segré-Nantes. ”* Le même jour une locomotive a été mise hors d'usage par un pilonnage aérien à Saint-Mars-la-Jaille.

Il est à noter qu'à la fin de la guerre, de retour de captivité, M. Huchon fit élever une croix de pierre près de sa ferme. Le socle porte l'inscription *Reconnaissance à Dieu, 1940-1945*. Les bombardements de ce train et les explosions ont fait malheureusement une victime civile. En effet Juliette Orhon, 40 ans, qui habitait le Jarrier à St-Herblon travaillait à la Ferme Neuve, en face, de l'autre côté de la route de Paris. *“ Son cœur n'a pas supporté les déflagrations et le docteur Gaudin n'a rien pu faire ”*, se souvient son fils Norbert.

Comme lors du précédent raid allié au début du mois de juillet, beaucoup d'Anceniens vont aller grossir, au nord de la ville et dans les campagnes environnantes proches de Mésanger, Liré, Drain..., les rangs des réfugiés. Ils se croiront un temps en sécurité. C'est ainsi que Jean-Pierre Réthoré qui allait sur ses 12 ans se rappelle bien l'exode de sa famille ce jeudi 13 juillet : " Voyant le danger, ma mère (mon père était prisonnier en Allemagne) a décidé de quitter la maison avec ma sœur et moi-même pour aller se réfugier dans la famille à Saint-Sauveur-de-Landemont. Nous voilà partis tous les trois à descendre la rue Neuve, Monique et une valise dans la poussette tirée par ma mère, moi suivant à pied. Ensuite on a emprunté les Allées pour prendre la direction du pont gardé. Soudain un Allemand qui surveillait les chars a braqué dans notre direction une mitrailleuse pour nous... narguer ! Ce fut la grande peur de ma vie. Traumatisés nous avons poursuivi notre périple sans demander notre reste. Nous avons traversé le pont réparé et gagné, au bout de dix-sept kilomètres Saint-Sauveur-de-Landemont. Après nous avoir recommandés à la famille, ma mère est repartie à Ancenis. La rive sud de la Loire était toujours sous le joug nazi. Je me souviens bien de notre retour à Ancenis, une fois la ville libérée. Ma mère avait contacté un passeur qui devait nous récupérer à partir de Drain. De là on a traversé la Loire en plate à hauteur de Pierre-Meslière en Saint-Géréon, après que le batelier eut bien scruté le fleuve à la jumelle pour s'assurer que la voie était libre. Ensuite, ma sœur et moi nous sommes rentrés à pied rue Neuve, accompagnés par d'autres personnes. En septembre ce fut alors pour moi la rentrée des classes en sixième au Collège Saint-Joseph d'Ancenis. "

Le lendemain des bombardements, le Château d'Ancenis a lui aussi été évacué. Des anciennes élèves se souviennent : " Les religieuses partent en deux groupes, l'un pour Mésanger, l'autre pour la Roche-Blanche. Ces dernières ont pour moyen de locomotion la voiture à âne. Le Château est resté à la garde de M. et Mme Lucas, pleins de courage et de dévouement, mais ils s'inquiètent d'une telle responsabilité. Mère Louise de la Providence et Mère Gabriel de Nazareth rentrent donc, et seront désormais les fidèles sentinelles du Château. "



Bombardement du train de munitions à hauteur de Juigné (Dessin de Pierre Foucaud, novembre 1994).

LE PONT D'ANCENIS BRÛLE DANS LA NUIT DU 14 JUILLET 1944

Ce fut le dernier acte important de la Résistance à Ancenis dans la nuit du 14 juillet, du vendredi au samedi. Par crainte d'un nouveau bombardement du pont par les Américains, ce qui ferait d'autres dégâts et d'autres victimes, des Anceniens organisés ont décidé alors d'incendier l'ouvrage en bois pour le rendre inutilisable. Ce qui d'ailleurs fut fait avec succès, au nez et à la barbe des Allemands qui gardaient le pont, grâce à un résistant, un certain Georges Lévêque. Mais écoutons Mme Abline, née Pineau, dont les parents habitaient la ferme de la Templerie. Elle avait 20 ans à l'époque : " *Georges, âgé d'une trentaine d'années, aux traits énergiques, était un exalté, un impulsif prêt à tout. C'était un homme impénétrable, secret. Un jour, arrivé des Ardennes, il a trouvé refuge chez nous et tout le monde avait peur de ses réactions, surtout qu'il était toujours armé. Mes parents ont hébergé aussi beaucoup de réfugiés, jusqu'à une vingtaine, à l'abri aussi des dangers de la ville d'Ancenis. Les Allemands avaient réquisitionné la propriété du Château de Juigné et je devais faire extrêmement attention lorsque j'allais livrer des victuailles aux Anceniens démunis. Georges Lévêque a été le principal acteur de l'incendie du pont et c'est lui qui a préparé tout le matériel : essence, cordons... Un groupe d'Anceniens résolu à tout pour enfin neutraliser le pont et empêcher de la sorte le passage des Allemands s'est organisé autour de M. Georges : Eugène Pillaud coiffeur rue d'Anjou initiateur du projet, Pierre Davy garagiste et passeur, Georges Deshaies et enfin mon père Louis. Tout était donc en place et il suffisait de passer à l'action en cette nuit prémonitoire du 14 juillet. La veille au soir M. Georges et Pierre Davy sont partis préparer l'incendie. A l'aide d'une plate amarrée barrière Saint-Pierre, ils se sont laissés glisser sans bruit au fil de l'eau vers les piles du pont du côté de Liré, car pour des raisons de sécurité les Allemands gardaient l'ouvrage à Ancenis.* "



Pierre Davy et Eugène Pillaud (Cliché l'Eclair, déc 1964).

Laissons la parole à Jean Davy, 70 ans, le fils de Pierre : " *Mon père, garagiste rue des Quais, avait 50 ans en 1944. Il faisait de la résistance, à sa façon, discrètement mais efficacement. Il a répondu tout de suite sans hésitation à l'appel de M. Georges. Le lendemain, dans la nuit du 14 juillet, du vendredi au samedi, mon père a retraversé la Loire en plate, seul avec M. Georges. Ils ont accosté à la palée située en plein chenal. Le bateau a été débarrassé du matériel pour l'opération : bidon de dix litres d'essence fourni par Hilaire Boursier, chiffons... Georges Lévêque débarqua sans bruit et se cacha dans l'enchevêtrement des madriers. Il ordonna à mon père de rentrer à Ancenis car c'était trop dangereux... Presque chaque nuit à la même heure un avion allié survolait la ville. Le désir de nos patriotes était de faire coïncider le passage de l'avion avec le départ du feu, de façon à ce que les Allemands mettent l'incendie sur le dos des Alliés. Mais cette nuit-là l'appareil avait du retard et on ne pouvait attendre plus longtemps. Aussi dans l'espoir de son passage, M. Georges mit le feu à la base des piles avec les chiffons imbibés d'essence. Avant que le pont ne s'embrase, il se jeta à l'eau et gagna l'île Verte où il se cacha dans les fourrés de la bordure. L'avion est passé plus tard au-dessus de l'incendie. Il n'a pas largué de bombes sur le pont d'Ancenis en flammes jugeant que c'était inutile. Il est alors allé les déverser sur celui d'Oudon. Les Anceniens aux cris de "le pont brûle !" sont descendus nombreux sur les quais pour*

assister à ce spectacle insolite. Toute ma famille, de la rue Saint-Pierre, est sortie aussi pour contempler ce feu d'artifice. Les pompiers mirent beaucoup de temps pour arriver et environ un tiers du pont fut détruit. Plus tard nous sommes allés nous coucher. Mon père était très inquiet, drôle, mais content aussi de savoir que les gens croyaient que c'était l'avion qui avait déclenché l'incendie. Le lendemain matin mon père a eu des échos que l'ingénieur, directeur du chantier du pont et d'autres responsables avaient été convoqués à la Kommandantur. Les Allemands étaient furieux car le pont était inutilisable. Heureusement, au grand soulagement de mon père, ils furent vite libérés mais l'ingénieur **paya la note** en se faisant écraser les orteils à coups de crosse. Mon père connaissait bien M. Billaud, l'ingénieur qui lui avait souvent parlé du pont. Il lui a raconté sa courte "détention" et lui a lancé "si seulement je connaissais celui qui a mis le feu, je lui payerais une bouteille!" Il ne croyait pas si bien dire et ce n'est qu'après la libération d'Ancenis, le 5 août, qu'ils ont trinqué ensemble. Mon père a toujours été un peu triste que son geste n'ait pas été reconnu par les autorités."

Peu de temps après sa mission accomplie Georges Lévêque, l'**incendiaire**, quitta la Templerie au grand soulagement de ses occupants. Malheureusement il fut tué, on ne sait trop comment, sur la route de Châteaubriant. Saluons tout de même son geste audacieux et salutaire !

Le passage entre les deux rives du fleuve était donc rendu impossible à Ancenis. Les traversées en plate avec des passeurs clandestins, à l'insu des Allemands, s'amplifièrent surtout à partir des îles de Loire comme l'île Briand ou l'île Coton... Après la libération d'Ancenis, Victor Florent, Victor Volant, M. Faucheux, Joseph Courtoux de Drain, René Thomin, courent de graves périls en faisant office de passeurs entre la rive nord libérée et la rive sud occupée jusque dans les derniers jours d'août. Jean-Pierre Bousseau, 21 ans à l'époque et fils du maire d'Ancenis, s'en souvient bien : " En 1944, j'étais à Clermont-Ferrand, et, voulant savoir ce qui se passait à Ancenis après sa libération, j'ai décidé de rejoindre ma famille vers la mi-août. Je suis parti à bicyclette... Je suis arrivé chez des amis, les Angebault qui habitaient le four à chaux Sainte-Catherine à Bouzillé. Ensuite avec Michel qui avait participé à la libération d'Ancenis, nous avons traversé la Loire par l'île Briand à Anetz grâce au fermier Joseph Branchereau. Heureusement, nous n'avons pas été inquiétés par les Allemands. " Ce n'est qu'après leur départ de la rive sud de la Loire à la fin du mois d'août que le bac, piloté par Joseph Courtoux, reprit du service jusqu'au 19 septembre 1945, date de la remise en circulation du pont T.P.O. réparé.

Un rapport de police du 24 juillet donne l'extrait suivant à propos d'événements survenus à Oudon, une semaine après : " Le 19 juillet à 18 h 15, environ 30 avions anglais ont bombardé et mitraillé un train de l'organisation Todt, garé entre la gare d'Oudon et le pont d'Oudon, transportant du matériel et des travailleurs. Le convoi a subi des dégâts assez importants. La voie ferrée est inutilisable sur une distance de 800 mètres, les lignes téléphoniques bordant la voie ont été sectionnées. Un camion civil chargé d'emballages vides a été mitraillé à la sortie Est d'Oudon sur la RN 23... Le 20 juillet à 14 h 30 des avions anglais ont bombardé le pont d'Oudon. La circulation des véhicules sur le pont est impossible. L'une des bombes n'a pas éclaté. "

RIAILLÉ, LE 25 JUILLET : UN MOSQUITO, AVEC DEUX CANADIENS A BORD, ABATTU PAR LA CHASSE ALLEMANDE AU-DESSUS DES ÉTANGS

La presse locale² a rendu compte en juin 94, cinquante ans après la disparition des deux aviateurs canadiens, de cette page d'histoire, à l'occasion d'une cérémonie du souvenir.

Enfant de Riaillé³, j'ai toujours entendu parler de ce crash d'autant que dans le cimetière les tombes blanches des deux Canadiens n'ont cessé de m'intriguer, particulièrement le jour de la Toussaint où elles étaient régulièrement fleuries. Il a fallu ce cinquantième anniversaire pour se replonger dans le drame et connaître la vérité.

Dans un rapport de police du 31 juillet 1944, l'événement est relaté (mais avec deux erreurs) : " Deux aviateurs alliés tués en combat aérien le 27 juillet (sic) ont été inhumés au cimetière de Riaillé - 35 km au nord de Nantes - canton dudit, au milieu d'une foule nombreuse et en présence de la municipalité au grand complet. Aucun allemand (sic) n'a suivi le cortège. "

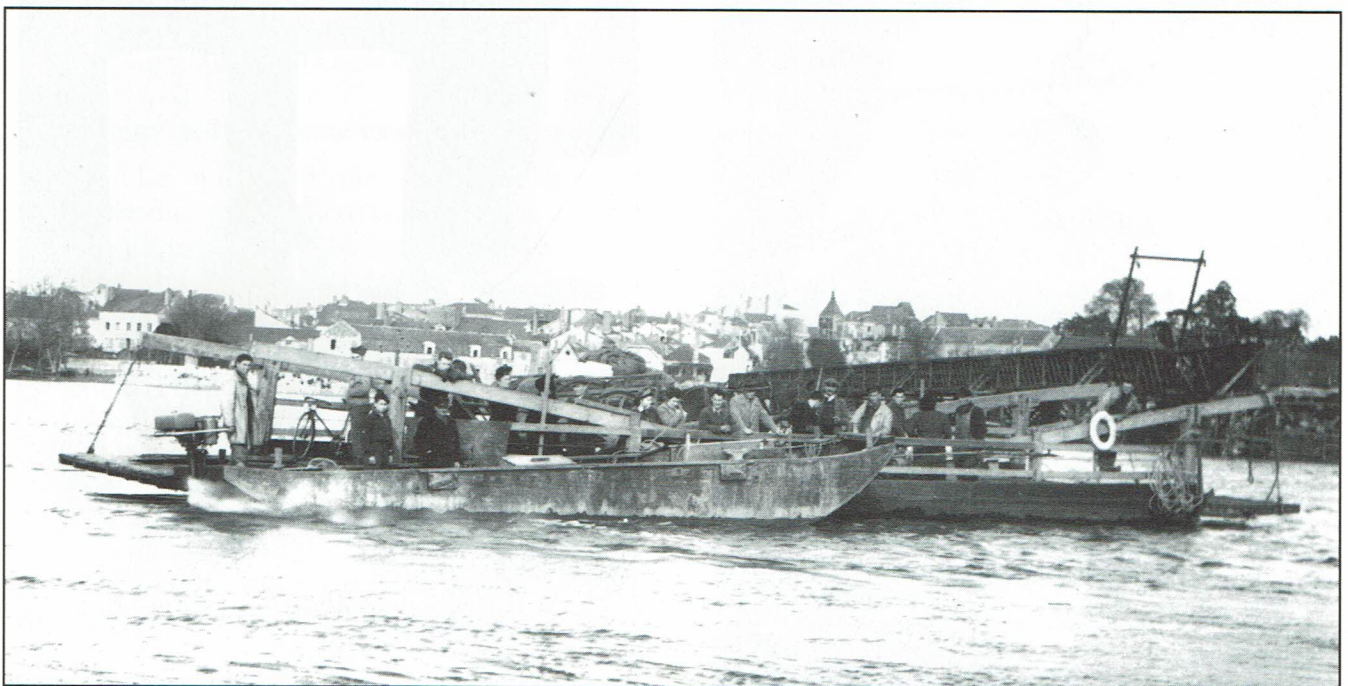
Le mardi 25 juillet 1944, en plein après-midi, les Riailléens plongés dans les travaux des champs ou à la plage de l'étang de la Poitevinière, entendent un vrombissement intense. Ils lèvent la tête et aperçoivent un avion poursuivi par deux autres. La chasse est lancée. Des rafales de mitrailleuses se font entendre, des balles sifflent. Les avions se dirigent du village de la Haie vers les étangs de la Poitevinière et des Forges de la Provostière. Il s'agit pour le premier d'un Mosquito de la R.A.F. (chasseur bi-moteur léger et rapide) et pour les seconds de deux avions de chasse allemands, des Messerschmitt, qui semblaient venir de l'aérodrome de Varades aménagé avec hâte dans la *Grande Prée*. Arrivé au niveau de l'étang de la Poitevinière au-dessus du village de l'Enclose, un de ces chasseurs prend de l'altitude et

² Remerciements à Maryvonne Daniel d'Ouest-France et à Joseph Muloise de Presse-Océan.

³ Joël Thiévin



Le premier pont T.P.O. détruit après l'incendie, dans la nuit du 14 juillet 1944 (Cliché Garreau).



Le bac, près de l'Eperon à Ancenis, s'apprête à traverser la Loire, vers Liré. On peut reconnaître à gauche, sur sa plate en fer, le pilote Joseph Courtoux, de Drain, avec son éternel béret. Sur le bac -sorte de barge en bois- amarré à la barque : des passagers accoudés à la rambarde (dont le jeune François Gruais).., une bicyclette, une charrette attelée (Cliché Garreau,1943).

pique tout à coup sur l'avion canadien le criblant de balles. Mme Maurice Huard s'en souvient très bien : " Il faisait très chaud cet après-midi là. Ecrasées par le soleil, beaucoup de personnes, jeunes et moins jeunes, étaient à la plage de l'étang de la Poitevinière en train de se baigner. Elles ont été les témoins de ce duel aérien inégal. Le dernier mitraillage eut lieu non loin, à la queue de l'étang de la Provostière." Après avoir amorcé une courbe au-dessus du village de la Meilleraie, le Mosquito déjà en feu vient accrocher les cimes des chênes de la forêt voisine, avant de s'écraser et d'exploser dans une gerbe de feu et un vacarme assourdissant au bout de l'étang de la Provostière, non loin de la chaussée, dans le champ du Bois. On découvrira des débris sur une cinquantaine de mètres aux alentours... Dans un champ de blé tout proche, celui des *Taillis*, Eugène Huard - un vétéran de 14-18 - et ses enfants, Eugène et Maurice sont à moissonner. Dans le bois voisin des scouts campent. L'aumônier sera un des premiers témoins sur le lieu de la catastrophe avec ses scouts, les moissonneurs et autres riverains accourus dont Marie-Thérèse Brunet qui habitait une ferme proche. Eugène et Maurice Huard se rappellent : " Nous étions avec notre père en train de moissonner, au bout de l'étang de la Provostière près du chemin de la **Croix Bleue**. Il était environ 16 heures lorsque tout à coup, se produisit une violente explosion, une gerbe de feu, suivie de beaucoup d'autres explosions (provoquées par les munitions). Nous n'osions plus bouger. Un des avions venait de s'écraser dans un champ de blé. Des débris jonchaient le sol. Un moteur de l'avion avait traversé le chemin des *Taillis*, projeté à plus de quarante mètres de l'impact. " Hélas, toute intervention est impossible. La colonne de feu qui s'élève dans les airs est visible de loin et les munitions qui explosent sans arrêt font s'éloigner les nombreuses personnes accourues sur les lieux. Quand tout est consumé, on découvre les deux corps calcinés. Les habitants du village apportent des draps pour ensevelir les deux aviateurs. Les scouts commencent même à creuser les tombes. On connaîtra plus tard l'identité des deux malheureux : les lieutenants Burgess, pilote et Marc Pherson navigateur, soldats de la Royal Canadian Air Force, âgés de 27 ans. Une heure s'est écoulée et voilà qu'une délégation allemande dépêchée de la Kommandantur de Riaillé arrive sur les lieux de la catastrophe. Une discussion sur l'inhumation s'engagea. Après consultation des autorités municipales, le maire, Gaston de Lajartre, est autorisé à faire inhumer les deux corps dans le cimetière du pays, *mais sans cérémonie officielle* précisent toutefois les Allemands. A 18 h 15 le maire enregistre les décès de Burgess et Pherson. L'exigence des



Morceau de la carlingue du Mosquito, conservé chez Eugène Huard, à la Forge (Cliché Garreau, juil. 1994).



Tombe des deux soldats canadiens abattus à Riaillé (Cliché Garreau, juil. 1994).

occupants n'est pas respectée. En effet le lendemain après-midi, jour des obsèques, célébrées par l'abbé Lescaudron, un cortège suivra à pied le corbillard jusqu'à l'église paroissiale où la population viendra en grand nombre rendre hommage à ces valeureux pilotes. Douze gerbes de fleurs entoureront les cercueils fabriqués par Joseph Muloise et Pierre Boucherie, menuisiers. L'une d'elles sera confectionnée par Marie-Thérèse Brunet, en forme de croix de Lorraine, composée uniquement de fleurs des champs. " Dans le cortège qui prend la direction du cimetière, la présence à l'arrière de trois Allemands en civil ne passe pas inaperçue, mais tout se déroule dans le calme malgré un climat pesant, se rappelle Joseph Muloise fils, 17 ans à l'époque. Les trois Allemands s'arrêtent juste à l'entrée du cimetière. "

Les corps de Burgess et de Pherson reposent au cimetière de Riailé. Sur chaque tombe on peut lire : *Ever Remembered, Ever Loved*. Pour marquer le cinquantenaire de ce drame, une cérémonie officielle s'est déroulée le 6 juin 1994 au cimetière devant le monument aux morts, à la mémoire de tous ces hommes morts *devenus héros* qui ont permis de retrouver la liberté après des années de combat. Le sacrifice de ces deux soldats canadiens et plus généralement de tous ceux des nations amies morts au champ d'honneur pour la libération de notre pays, doit rester dans nos mémoires comme le prix de la liberté.

DANS LA NUIT DU VENDREDI 28 AU SAMEDI 29 JUILLET, VERS UNE HEURE DU MATIN, LA PLACE DE L'ÉGLISE D'ANCENIS EST BOMBARDÉE PAR LES AVIONS DE CHASSE DE LA LUFTWAFFE.

Des immeubles de la place de l'église à Ancenis ont été dévastés, eux aussi, après ceux, trois semaines plus tôt du quartier de l'Eperon, mais en représailles, par des Messerschmitt basés dans la *Grande Prée* d'Anetz-Varades, vers une heure du matin, le samedi 29 juillet.



La place Saint-Pierre après le bombardement (Collection particulière).

010) 50107 B1

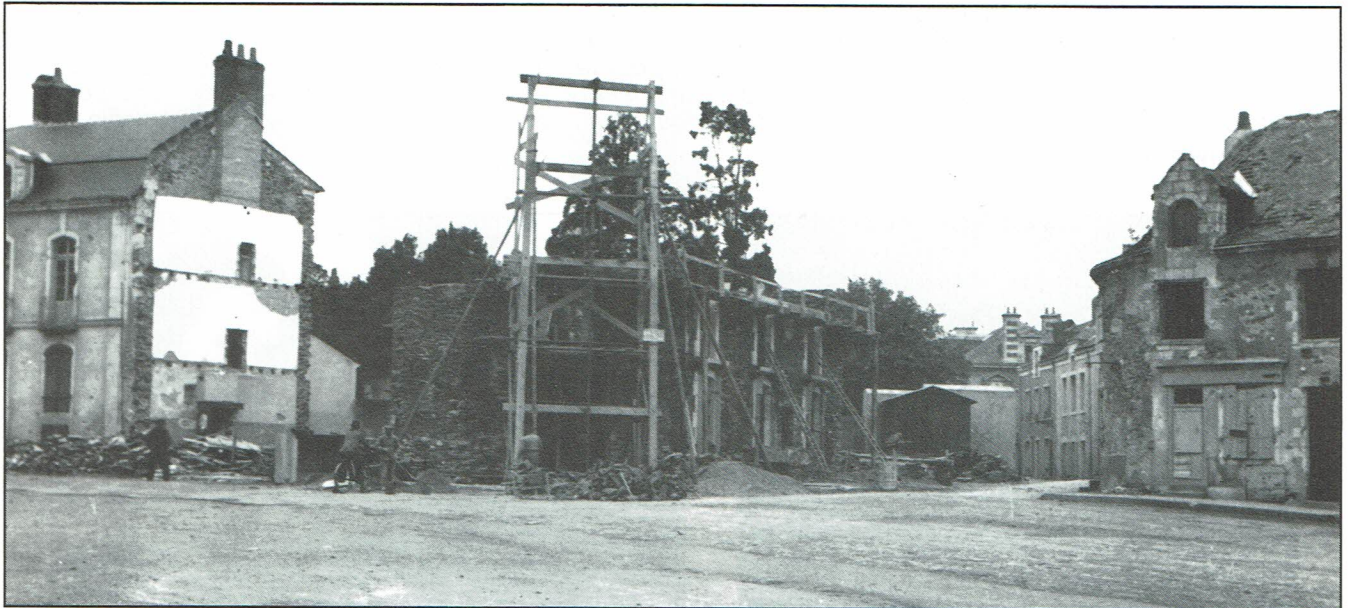
En effet après avoir été humiliés par la Résistance qui leur avait fait subir de nombreuses pertes (l'incendie du pont, le bombardement des deux trains à Ancenis, la destruction de nombreux avions de chasse basés sur leur aérodrome à Varades), les Allemands furieux bombardèrent le quartier de la place de l'église pour discréditer les Alliés, provoquer l'indignation de la population et probablement essayer d'obtenir des renseignements sur le Bataillon FFI établi dans la ville... Mais les morceaux de bombes retrouvés portaient des inscriptions allemandes et la nouvelle fut vite répandue ! Ce baroud d'honneur de l'Occupant n'a pas déclenché l'effet escompté. Au contraire ! D'ailleurs, quelques jours plus tard, l'aérodrome de Varades déménageait en toute hâte.

Simone Bernat, qui habitait chez ses parents au café " Le Croissant ", place de l'église (où est aujourd'hui l'Oasis), se souvient bien de cette terrible nuit : *" Tout le quartier dormait paisiblement. Vers une heure du matin ce samedi 29 juillet - l'horloge du clocher de l'église s'était arrêtée à cette heure-là - j'ai entendu un vacarme incroyable, un fracas effroyable, des bruits d'explosions sur notre maison et les habitations voisines. Nous venions d'être bombardés. La première bombe est tombée rue des Prêtres (Albert I^{er}), au pied du mur de la maison de Mlle Béliard, âgée, et de sa dame de compagnie Joséphine. La maison a été très endommagée et ses occupantes commotionnées. Cette première bombe m'a réveillée. Je me suis levée instinctivement et me suis allongée par terre un peu en retrait de la chambre. Heureusement car quelques secondes plus tard le lit a été pulvérisé ; l'armoire aussi, sauf la petite table de nuit. Une autre bombe venait en effet de tomber sur le trottoir juste entre notre café et la boucherie Abline. Notre maison a été soufflée, les portes et les fenêtres abattues. D'autres maisons de la place de l'église ont vu leurs toitures endommagées. La boucherie voisine, à l'angle de notre rue, a été pratiquement démolie. J'ai été sauvée in extremis. Des morceaux de plafond s'écroulaient sur moi. Lorsque les fenêtres de la maison ont été détruites, j'ai senti le souffle à la poitrine et j'en ai été gênée toute la journée du samedi. Aussitôt après les bombardements, le spectacle désolant des ruines s'offre aux secouristes. Ils sont arrivés nombreux pour porter assistance aux victimes et déblayer les gravats : la Défense passive, la Croix-Rouge, des voisins et surtout Roger Ménanteau électricien. Il avait réalisé une remorque avec batteries et phares de voitures qui lui servaient aussi d'éclairage pour les secours de nuit. Cela a été très utile pour faciliter le travail de déblaiement, comme au début du mois à l'Eperon, car il n'y avait pas d'électricité, à quelques exceptions près. Il n'y a pas eu de blessés, seulement des dégâts matériels importants, notamment à la boucherie. De crainte que les bombardements ne continuent, tous les gens de la place Saint-Pierre sont allés se réfugier dans une cave de la maison Rougé, place du monument aux morts. Après, suite à l'intense émotion suscitée par ce bombardement du cœur de la ville d'Ancenis, ils se sont réunis sous les Halles⁴ pour un peu de réconfort autour du docteur Bousseau, maire, de M. le curé Gerbaud, du docteur Maisonneuve, de Roger Ménanteau... Toute ma famille est ensuite allée se réfugier chez des amis au nord de la ville, puis le dimanche chez des parents à Mésanger. En octobre 1944, nous sommes revenus à Ancenis dans un autre logement, rue Urien. En ce qui concerne la maison Béliard, le premier étage s'est effondré. Son occupante s'est alors retrouvée au rez-de-chaussée et toujours dans son lit, parmi les gravats. Roger Ménanteau, arrivé sur place toujours avec sa "lampe", s'est occupé d'elle. Il a trouvé une dame âgée, une dame patronnesse de bonne famille, une dame qui tenait son rang, dévote, qui servait à l'église... en chemise de nuit devant lui ! Mlle Béliard en était toute retournée ! Par la suite on a colporté cette petite anecdote et les gens qui connaissaient cette demoiselle en sourient encore aujourd'hui..."*

Dans le petit bulletin des anciennes élèves du Château de juillet 1945, la secrétaire écrivait avec une certaine émotion : *" Un avion allemand détruit une partie de l'église. Mlle Béliard se retrouve parmi les décombres de sa maison. Mlle Oiry et sa famille doivent pour quelque temps, se réfugier à l'hôpital. Mais la Foi, le Patriotisme, le cran de nos sinistrées sont admirables : remercions-les de l'exemple qu'elles nous donnent et faites-en votre profit, Françaises médiocres qui geignent sur votre confort diminué ! "*

Il semblerait que le Messerschmitt voulait à titre d'exemple punir la ville et bombarder l'église Saint-Pierre. Les bombes manquèrent leur but de quelques dizaines de mètres, mais l'édifice eut à en souffrir un peu. En effet un grand nombre de vitraux de l'église qui venaient d'être rénovés par le chanoine Gerbaud, curé archiprêtre d'Ancenis, ont été détruits au grand désespoir de leur restaurateur. D'autre part le curé de la paroisse, avant les bombardements d'Ancenis en juillet 1944, avait fait le vœu que si la ville n'était pas rasée comme Nantes en 1943, il ferait restaurer la chapelle Notre-Dame de la Délivrance, près de l'église. En remerciement de la protection de la Vierge, il a tenu sa promesse. Le 8 août : un obus allemand de 37 frappa le clocher de l'église occasionnant de sérieux dégâts. *" Par suite du danger menaçant l'église paroissiale, les messes ont lieu à présent à la chapelle Saint-Joseph du collège qui se trouve entièrement pleine "* se rappelle Louise Blondel. Elle ajoute : *" Nous avons eu notre première messe de guerre le dimanche 13 août dans une atmosphère d'intimité. Le curé Gerbaud officiait. "* Le 24 août, le second étage du presbytère est mitraillé par les Allemands nichés au Fourneau.

⁴ Sous les Halles d'Ancenis existait une entreprise de câbles antimagnétiques : la F.E.C.I.T., réquisitionnée, travaillant pour les Allemands.



Le quartier de la place de l'église en cours de reconstruction, en 1948 (Cliché Garreau).

DEUX ANCENIENNES DANS LA RÉSISTANCE : LES SŒURS PÉAN

A Ancenis, il y a cinquante ans Bernadette Martin-Péan, 32 ans, et sa sœur Marguerite, "deux femmes tranquilles" stockaient des armes au nez et à la barbe de l'occupant, chez elles dans leur petit atelier familial de remailage de bas et de stoppage, 1 place Léna.

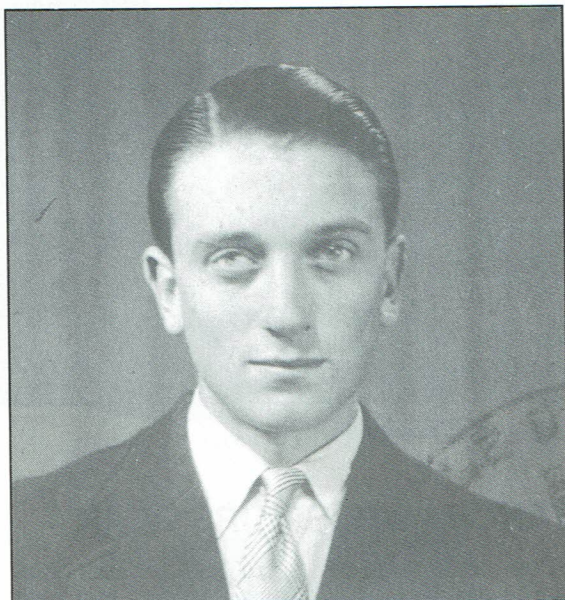
Lorsqu'à Dachau, au début de juillet 1944, on fit l'appel du lamentable troupeau humain arrivant, une fois de plus, au camp, au nom de Georges Deleuze, une voix répondit *mort*. Il avait 22 ans. Il était Saint-Cyrien et venait de mourir pour la France dans les plus pures traditions de l'école qui l'avait formé...

En 1942, le lieutenant Deleuze alias *Dorsay*, jeune officier plein d'avenir, affecté à la formation des jeunes en prévision d'une *armée*, travaillait dans la Résistance à Ancenis, avec quelques patriotes qui n'avaient pas désespéré et particulièrement avec Michel Guirriec, jeune étudiant nantais au collège Saint-Joseph. Un petit réseau se dessinait et il fallait au lieutenant trouver une *boîte aux lettres* sûre. Le jeune collégien se confia à ses amies Bernadette Martin et sa sœur. Les deux courageuses femmes acceptèrent aussitôt de l'aider et c'est ainsi qu'elles entrèrent en Résistance au service de leur chef Georges Deleuze. Bernadette Martin était une femme de caractère, d'un tempérament assez *scout*, un peu casse-cou. C'était une femme *renarde* vraie déesse de la chasse, fine gâchette. Son sang-froid, sa bravoure, sa sensibilité, sa passion la destinaient à l'action clandestine.

Quand M. Martin rentra de captivité en 1943, gravement malade, sa femme le mit au courant et tout de suite, sans rien dire, il entra lui aussi dans le réseau. Le lieutenant Deleuze allait souvent à Londres et prévenait les deux sœurs de la date des envois d'armes, d'émetteurs, d'habillement qui devaient par la suite équiper au départ les résistants de la région. Ces *colis* parachutés dans l'Ouest étaient ensuite acheminés en gare d'Ancenis, soit étiquetés *vêtements*, soit dans des valises. Michel Guirriec et M. Martin, allaient après les chercher et transportaient chargeurs, mitraillettes, pistolets et tenues militaires. Puis les sœurs Péan cachaient le matériel dans le faux plafond d'une cave, en attendant que les hommes contactés par le lieutenant viennent le prendre après avoir reçu le mot de passe. Ils s'équipaient puis s'évanouissaient dans la nature où l'officier infatigablement leur apprenait le maniement des armes et leur métier de soldat.

C'est au cours de l'une des missions entre la gare et la petite maison de la place Léna que se produisit un incident qui aurait pu avoir de tragiques conséquences. " *Un jour*, se souvient Bernadette, Michel Guirriec revenait de la gare et sa valise s'ouvrit devant le lycée Joubert, rue Georges Clemenceau où passaient des soldats ennemis. Il a vite ramassé le **matériel** et refermé la valise. Ayant eu très peur sur le coup et surtout de crainte d'être suivi, Michel a fait un grand détour en ville avant d'arriver à la maison. Il nous a aussitôt raconté sa mésaventure qui aurait pu tourner au drame ; nous nous demandions ce qui arrivait car il était tout essoufflé et plein d'émotion, ce jeune homme frêle et timide. Cet incident de la **valise ouverte** a beaucoup marqué Michel et aussi son chef. Nous sommes ensuite descendus à la cave. Les armes démontées étaient remontées pour vérification avant d'être cachées jusqu'à la **livraison**. Le matériel, par mesure de sécurité, était transporté chez les résistants car la cachette n'était connue que de nous. La "boîte aux lettres" n'était que pour Georges, notre chef. Ma sœur et moi nous ignorions tout des destinataires. " Bernadette Martin-Péan poursuit : " *Que de peurs il*

fallut vaincre ! Que d'angoisses quand les Allemands venaient apporter des tenues à stopper ! Nous n'avions jamais accepté de faire pour eux la moindre reprise. Les tenues étaient jetées en bouchon dans un coin de l'atelier. Quand les Allemands venaient pour les reprendre nous leur annoncions avec un sourire suave, narquois, que la réparation était impossible et qu'il fallait un morceau de tissu pour l'effectuer, sachant bien que nous ne pouvions en fournir, en riant sous cape. Nous tenions notre rôle, le plus naturellement du monde. "



Le capitaine Georges Deleuze (Collection particulière)..



Bernadette Martin-Péan, son petit-fils Pascal et Marguerite Péan (Cliché Presse-Océan, 1964).

Jusqu'à la libération, les deux sœurs continueront l'œuvre de leur chef arrêté à Nantes le 6 mars 1944. Interrogé à Angers le lieutenant Georges Deleuze fut transféré à Fresnes le 13 juin, à Compiègne le 25 juin. Il partit pour son dernier voyage à Dachau dans le convoi appelé *le train de la mort*. Promis à un magnifique avenir, proposé capitaine et pour la Légion d'honneur, le lieutenant Deleuze, malgré la torture et ses souffrances, garda le silence et mourut en martyr. Georges Deleuze avait aussi confié à plusieurs reprises à Bernadette Martin-Péan qui avait deux filles, des missions secrètes dans la région d'Ancenis. Il s'agissait d'établir un contact à l'aide d'un mot de passe.

Au moment de l'évacuation d'Ancenis en juillet 1944, les époux Martin partirent à la Roche en Mésanger, afin de mettre à l'abri les enfants. Marguerite Péan resta seule à la maison. " *Le 8 août au matin on lui amena trois blessés graves chez elle, trois jeunes FFI de 16, 19 et 20 ans. Durant la nuit ils avaient sauté dans leur trou à l'Eperon, déchiétés par les éclats d'un tir de mortier lancé du Fourneau par les Allemands. Ma sœur les fit transporter à l'hôpital où ils moururent. Elle pleura comme une maman sur la mort de ses enfants*" se souvient encore Bernadette Martin. Il s'agissait du petit Guy Philippon, étudiant, réfugié avec ses parents à Oudon, de Maurice Le Nué de Couffé et du jeune Duhil, fauchés dans leur jeunesse. Le même jour, Pierre Monnet, 26 ans, réfugié à Ancenis, originaire des Côtes-du-Nord, scaphandrier à la F.E.C.I.T, sous-lieutenant FFI adjoint de Gillis, a lui aussi trouvé la mort dans un poste d'observation au bord de Loire. Ces quatre *morts pour la France* avaient participé à la libération d'Ancenis du 5 août. Les noms de Henri et Bernadette Martin, Marguerite Péan, incarnant la grandeur tranquille des petites gens, sont inscrits sur le *Livre d'Or de la France Combattante et Résistante*. Une simple médaille de la Résistance, dormant dans son écrin, atteste du courage de Bernadette Martin-Péan, seule survivante aujourd'hui.

Nous n'oublierons pas non plus la vie et la mort du lieutenant Georges Deleuze, leur chef, figure charismatique de la Résistance, qui à 22 ans avait fait le don de sa vie pour que la France vive.

AOUT 1944 : DÉLIVRANCE ET SOUFFRANCES. ENFIN LIBRES !

La libération est toute proche mais l'occupant durcit son attitude.

PIERRE RIALLAND, ALIAS "VAUBAN", HÉROS DE LA RÉSISTANCE, MORT POUR LA FRANCE À TEILLÉ, DANS L'APRÈS-MIDI DU VENDREDI 4 AOUT 1944

Pierre Rialland est né le 25 août 1922, dans une famille d'agriculteurs du village du Tertre à Joué-sur-Erdre. En 1935, ses parents s'installèrent non loin, au village de la Fortinière-des-Landes. Il travaillait à la ferme familiale comme son jeune frère et ses trois sœurs. Très tôt, il avait déjà du caractère. Il était président de la J.A.C. et pratiquait l'athlétisme à Nort-sur-Erdre. De plus, il voulait être aviateur, et suivait des cours pour cela. Malheureusement, à cause de la guerre, le destin en décida autrement.

Au début, recherché comme réfractaire du STO, il avait tenté de rallier l'Angleterre par l'Espagne mais sans succès. Arrêté à Mont-de-Marsan, puis interné, il fut mis ensuite dans un train de déportés du travail à destination de l'Allemagne mais s'en évada à Nancy. Le lendemain de son évasion, le 14 octobre 1943, Pierre Rialland est de retour au pays. Aussitôt il est contacté par les maquisards de la Maison Rouge aux Touches et fonde alors un groupe de résistants à Joué-sur-Erdre. Bientôt il est promu instructeur et chef de section en raison de ses qualités physiques et morales. Le 15 mai 1944, à Joué, il échappe de peu à la milice qui saisit ce jour-là ses amis Michel Troger, Edmond Derouet et Robert Malherbes, lesquels s'évaderont de la prison de Nantes en août 1944 pour aller combattre sur la Poche de Saint-Nazaire...

Pierre Rialland et son groupe seront présents en forêt de Saffré lors de l'attaque de près de 2500 Allemands et miliciens contre le maquis, le 28 juin 1944, au petit matin. Briac le Diouron, alias *Yacco*, officier d'active futur commandant, dont la tête est mise à prix, est là aussi.

Heureusement, dès midi, la colonne d'une douzaine d'hommes de Pierre Rialland, errant dans la forêt de Saffré, se met à l'abri des Allemands en sortant de la souricière. Elle arrive dans l'après-midi à la Fortinière-des-Landes et les parents de Pierre Rialland accueillent les hommes comme *leurs propres enfants*. Très émus, les maquisards ne savent pas comment remercier leurs sauveurs. Ils se sont échappés de *l'enfer vert* mais ce n'est qu'un court répit... Le groupe de *Yacco* (le commandant Wilk dit *Olivier*, le capitaine Paul Cyr, le commandant Barthélémy dit *Barat*, le sous-lieutenant Jean-Pierre Dautel, le capitaine Philippe Ragueneau dit *Erard*, le lieutenant radio Lejeune, le sous-lieutenant Merlet dit *Morand*, André Maurras 16 ans), se scinde en deux et réussit aussi à quitter la forêt encerclée... *Yacco*, Merlet et Maurras arrivent le 30 juin à quatre heures du matin à Riaillé au-dessus de Saint-Ouen, dans une ferme de la Conillère tenue par Dutertre. *Yacco* lui demande d'avertir de sa présence la gendarmerie de Riaillé. Dès huit heures, le gendarme Rainteau accompagné de son chef de brigade Nerriec se présente et l'informe que le 28 au lever du jour toute la brigade est partie apporter son soutien au maquis de Saffré : ils sont accompagnés du médecin du bourg, le docteur Gilard, réfractaire au STO. Ils ajoutent que le même jour le lieutenant Pana, commandant la compagnie d'Ancenis, fait de même avec ses hommes. Mais vu les événements tout le monde a dû se replier. Dans l'après-midi du vendredi 30 juin, *Yacco* se rappelle : "*Nous entendons sonner à la volée les cloches de l'église de Riaillé. Dutertre nous dit que c'est Notre-Dame de Boulogne, messagère de paix, qui passe à travers le bourg...*"

Au soir du 30 juin *Yacco*, Merlet et Maurras se mettent en route vers le village du Bulot à Pannecé chez les Gasnier. Le fermier leur conseille de se cacher, non loin d'ici, dans un lieu plus tranquille et plus discret : le moulin en ruine de la Charraie. Les trois hommes se séparent : Merlet rejoint sa femme à Ancenis, le petit Maurras se réfugie chez Pierre Coulon fermier à la Boraire à Pannecé et *Yacco* est conduit par Louis Gasnier dans sa cachette au moulin. Ce sera son PC et son lieu de rendez-vous. Le commandant Coché, chef des FFI d'Ancenis, y sera accueilli le 2 juillet.

Le 3 juillet André Maurras lui dit avoir pris contact avec Pierre Rialland. Ce dernier vient au moulin le 4 juillet.

Le 5 juillet *Yacco* se rend chez Pierre Rialland à la Fortinière-des-Landes. De là ils pédalent jusqu'à la forêt de Saffré et vont récupérer un container avec des armes.

Le 11 juillet le maquis de la Brosse (au nord de Saffré) est attaqué et il est dangereux de rester maintenant au moulin de la Charraie car tous les maquisards connaissent son nom. Les Gasnier

suggèrent alors à *Yacco* de se retirer chez les Biotteau à la ferme de la Pierre, à Mésanger, cinq kilomètres plus loin. André Maurras, alias *Condé* et Pierre Rialland, les agents de liaison de *Yacco*, s'y retrouvent à plusieurs reprises. *Yacco* y restera jusqu'au 27 juillet. Après, croyant le danger passé, il rejoint le moulin de la Charraie. A six heures du matin, le 29 juillet, l'agent de liaison J.-P. Dautel d'Ancenis, envoyé par les D.M.R., y arrive. Il dit : " *A la suite de notre séparation, nous (Paul Cyr, Wilk...) nous nous sommes dirigés vers La Roche-Blanche, au cours de la nuit du 28 au 29 juin, trouvant refuge dans un champ de blé, à proximité d'une chapelle abandonnée, dite la chapelle Saint-Michel. Sous l'autel du sanctuaire, nous avons dissimulé nos armes et le poste émetteur. Nous avons repris contact avec Londres. C'est ainsi que l'aviation alliée a bombardé près de la gare d'Ancenis, un train chargé d'engins blindés et détruit des avions allemands, dans la Grande Prée d'Anetz-Varades.* "

Le 30 juillet au matin, Pierre Rialland rejoint *Yacco* au moulin. Ils doivent, selon les ordres des D.M.R., essayer de reconstituer les groupes de maquisards dispersés en vue d'une action immédiate. Pierre Rialland doit leur transmettre l'ordre d'attaquer les trains de déportés quittant Nantes et se dirigeant vers l'Allemagne en empruntant la ligne de Segré. C'est ainsi que dans la nuit du 3 au 4 août, près de Saint-Mars-du-Désert, trente et un prisonniers s'évadent d'un train allemand. Malheureusement, quatre d'entre eux le paieront de leur vie...

Le 2 août Pierre Rialland est allé à vélo de son village à la ferme de la Brosse pour contacter les maquisards.

Le 3 août il est de nouveau chez lui à la Fortinière-des-Landes.

Le 4 août Philippe Ragueneau et J.-P. Dautel sont au moulin de la Charraie. Ils ordonnent à *Yacco* de barrer par tous les moyens la retraite effectuée d'ouest en est par les Allemands, donc de faire le coup



Pierre Rialland, à 21 ans
(Reproduction par B. Garreau
d'un cliché de A. Theau,
Nort-sur-Erdre, 1943).

de main, de tendre des embuscades. Peu de temps après, arrive Pierre Rialland. Il est heureux, un peu trop, peut-être, car il sait que les Américains ne sont pas loin. En effet il a vu une jeep égarée dans le bourg de La Meilleraye. *Yacco* et Pierre Rialland prennent au passage le jeune Maurras à la Boraire et ils partent pour rejoindre le groupe du Boulay. Il est un peu plus de quinze heures. Ils vont à travers champs puis au bout d'un certain temps, enjambent le ruisseau du Donneau qui longe la petite route de Pannecé à Teillé. Moment crucial : il va falloir maintenant franchir à découvert cette voie carrossable ! L'endroit est agreste. Au-dessous du village de la Thuellière à Teillé cette petite route bucolique, tortueuse et vallonnée à souhait en bordure du Donneau est bordée de haies vives arborées garnies de peupliers, de chênes, de frênes et aussi de noisetiers qui fleurent bon. Ce tableau verdoyant, calme et serein va soudain se transformer en tragédie. En effet, juste en traversant, le groupe tombe nez à nez avec un peloton d'une cinquantaine de cyclistes allemands débouchant à gauche du virage et roulant vers Pannecé. Après un court instant d'hésitation dû à la surprise, le commandant *Yacco* donne l'ordre de tirer sur les Allemands qui n'ont pas encore réagi. Les trois valeureux maquisards, magnifiques de courage, ouvrent le feu. "*Yacco*" tire avec sa mitraillette *Sten* et lance une grenade. En quelques secondes des Allemands sont couchés sur la route. Après un moment de panique les *hommes en vert* de l'arrière du peloton se ressaisissent et ripostent. *Yacco*, blessé au genou droit, s'enfuit à travers champs. André Maurras indemne se sauve, du côté opposé. Par contre, Pierre Rialland, atteint à la tête, est aussitôt froidement achevé d'une balle en plein cœur pour faits de résistance. Les Allemands laissent son corps - après l'avoir dépouillé de ses objets - sur la haie qu'il essayait de franchir, au bord de la route à droite en allant vers Teillé. Tous les gens des villages environnants entendent la fusillade et par crainte ils envoient les jeunes à l'abri. Paul Véron, secrétaire de la mairie de Pannecé, entend lui aussi les coups de feu. Quelque temps après il voit passer dans le bourg le peloton de cyclistes allemands pédalant fort vers Saint-Mars-la-Jaille et ayant une drôle de mine. Il se doute alors que quelque chose de grave vient de se passer sur cette petite route qui se tortille de Pannecé à Teillé. N'écoutant que son courage il se précipite à vélo vers Teillé. Il arrive rapidement sur les lieux du drame. Le cœur serré, angoissé, il découvre le corps sans vie de Pierre Rialland (qu'il ne connaissait pas), de travers dans la haie, la tête inclinée vers le champ : il semble dormir dans le soleil de l'été "*dans ce trou de verdure où chante une rivière*" comme le dormeur du val de Rimbaud. D'autres personnes accourent après, puis tout le monde repart par crainte de représailles, laissant le corps de l'inconnu *dormir* pour la nuit. L'atmosphère est tendue, les gens sont excités, énervés. *Yacco* réussit tant bien que mal à gagner dans la soirée la Boraire. Le petit Maurras, sain et sauf, est déjà chez les fermiers, la famille Coulon. Il court aussitôt avertir les Gasnier au Bulot. Ils alertent le docteur Gilard de Riaillé qui se précipite au moulin de la Charraie vers quatre heures du matin pour soigner *Yacco*, tout surpris, qui s'y est réfugié par sécurité!

Personne n'a de nouvelles de Pierre Rialland après la fusillade nourrie de la veille. Ce n'est pas de bon augure ! C'est seulement au lever du jour du samedi 5 août que *Yacco* et ses amis apprennent la terrible nouvelle. En effet, en allant à vélo par la route sinueuse chercher du pain dans le bourg de Teillé, la petite Julia Pinson, 16 ans, nièce des Gasnier, reconnaît sur le lieu du drame le corps de Pierre Rialland, un petit trou dans la tempe, Julia répète encore aujourd'hui que malgré sa jeunesse et le danger elle n'a pas eu peur de sortir et que son acte de bravoure était tout à fait naturel en cette période incertaine. André Maurras, très ému et courageux pour son âge, part à vélo en début d'après-midi à la Fortinière-des-Landes, à Joué-sur-Erdre. Le maire de la commune de Teillé, Alexandre Eriau, est prévenu dans la matinée du samedi qu'un inconnu gît près du village de la Thuellière. Accompagné de quelques personnes, il se rend sur place. Il demande qu'on fouille le corps pour connaître l'identité du malheureux, les gendarmes de Riaillé ne pouvant venir. On trouve seulement un genre de petit détonateur. Le maire qualifie aussitôt l'inconnu de probable *terroriste*. Il fait transporter la dépouille de Pierre Rialland dans une voiture à cheval à l'école publique dirigée par Léone Libeau, 33 ans. Pierre Nison fils qui habitait le bourg témoigne : "*Je suis arrivé juste à ce moment-là. On m'a demandé d'aider le groupe à porter le corps du malheureux dans la salle de classe de l'école. La victime a été déposée sur deux tables rapprochées... Puis après je me suis précipité à vélo à Ancenis après avoir appris que les Américains venaient d'arriver.*" L'institutrice accepte la situation car pour elle il s'agit d'un résistant. Aujourd'hui encore, âgée de 83 ans, elle se rappelle bien la douloureuse scène : "*Le fils, 20 ans, du chauffeur de la mine de charbon de Teillé s'est présenté à l'école dans l'après-midi et il a cru reconnaître Pierre Rialland car il connaissait bien le maquis. Il s'est aussitôt proposé d'aller prévenir les parents à Joué-sur-Erdre... Il est revenu à Teillé, accompagné du père, qu'il a conduit chez le maire. Tous les trois sont partis ensuite pour l'école. Le père, **vétéran de la guerre 14-18**, a reconnu son fils. Ce fut un court moment d'une intense émotion dans cette salle de classe silencieuse transformée en chambre mortuaire. C'est là qu'il a dit que Pierre était un résistant et qu'il était membre de la J.A.C. (Jeunesse Agricole Catholique). Trois de mes jeunes écolières que j'avais fait prévenir sont arrivées avec leur pipeau et elles ont joué fort justement la Marseillaise. Puis la nouvelle s'est répandue dans la commune minière et de nombreuses personnes sont venues rendre un dernier hommage en apportant des fleurs.*" En fin d'après-midi, Roger Nicolas, le boulanger du bourg, a transporté dans sa voiture gazogène Pierre Rialland à la Fortinière-des-Landes. L'événement jette la stupeur et la consternation à Joué-sur-Erdre. Toute la

population du pays vient le samedi soir et le dimanche s'incliner sur la dépouille de leur jeune compatriote mort pour la France. L'enterrement a lieu le lundi matin dans l'église de Joué. Une foule nombreuse, bouleversée, émue et recueillie (avec beaucoup de gens de Teillé dont l'institutrice et un groupe d'élèves portant des couronnes et des gerbes de fleurs) prie autour de son cercueil. Puis elle accompagne, pour un ultime adieu, Pierre Rialland jusqu'à sa dernière demeure au cimetière. La famille par la suite est restée en contact avec quelques amis de Pierre : Maurras, Yacco, François Macé... et l'institutrice.

Un certain nombre d'habitants de Teillé, des réfugiés (dont Marcel Demy, cousin germain du cinéaste Jacques Demy), des mineurs ont été à l'initiative, peu de temps après, d'une collecte pour ériger un petit monument sur le lieu du drame, afin d'honorer la mémoire de Pierre Rialland. A la fin du mois d'août une stèle a été érigée dans la haie à l'emplacement exact où il fut tué par les Allemands.

Il y a trente ans, lorsque le virage a été redressé, la municipalité conduite par le maire Jean-Baptiste Roussel a déplacé le petit monument d'une trentaine de mètres en le restaurant et en plantant derrière des sapins. Avant son transfert, il était souvent orné de fleurs des champs cueillies par les écolières et les écoliers de Teillé du temps de leur institutrice Léone Libeau.

Pierre Rialland prenait la vie à pleines dents. Un jour, au beau milieu de l'été, la veille de la libération d'Ancenis, la mort qu'il n'attendait pas sitôt, est venue le chercher. Il était grand, beau, il était jeune. Il avait une forte personnalité. C'était un meneur d'hommes, plein d'allant, de bon sens, de générosité. Il allait avoir 22 ans. Il voulait être pilote d'avion...

Pour conclure, écoutons le commandant Yacco évoquer la mémoire de son compagnon de combat :
“ J'ai pleuré la mort de ce garçon de 22 ans qui, près de moi, a couru tant de risques et participé à tant de coups durs. Vingt années plus tard je revois ce franc regard dans lequel j'ai souvent lu la joie de se donner à la plus exaltante des causes en même temps que la virile résolution d'aller jusqu'au bout de l'oeuvre entreprise. Il a clairement su que la mort est nécessaire aux refloweraisons de la vie et qu'il faut, pour la résurrection d'un peuple, d'humbles et innombrables sacrifices . ”

Le 7 août 1994, cinquante ans après, Pierre Rialland *mort pour la France*, a bien mérité l'hommage que lui ont rendu sa famille, ses camarades de la résistance, ses amis, la municipalité de Teillé...



Monument à la mémoire de Pierre Rialland, près du lieu du drame, à Teillé (Cliché Garreau, juil. 1994)

LA VIE SOUS L'OCCUPATION, A ANCENIS

La débrouille, le troc, le marché noir

Après l'armistice du 22 juin 1940, les troupes allemandes qui occupaient Ancenis se cantonnèrent à la caserne Rohan, le drapeau à croix gammée y flottant haut et fort. Le couvre-feu fut institué, ce qui n'empêcha pas les habitants de sortir la nuit, où comme chacun sait *tous les chats sont gris*. Quelques uns se firent prendre, mais cela n'eut pas, pour ces désobéissants, des conséquences bien graves. Ils manièrent la brosse à reluire et furent condamnés à cirer les bottes de cuir allemandes... Les Anceniens se souviennent des claquements violents des bottes des soldats, le soir, sur les pavés de certaines rues et les coups de crosse dans les volets afin de faire respecter les consignes. Pour ne pas attirer l'attention de l'occupant, les vitres des fenêtres étaient barbouillées en bleu ce qui les rendait opaques. Toutes les horloges furent réglées sur l'heure allemande, appelée heure d'Europe Centrale par l'occupant (notre heure d'été aujourd'hui)! En ville, la Défense passive s'organisa et le poste de commandement, dirigé par Jacques Luquiau, s'installa au Lycée Joubert.

Pendant ce temps le pain devenait de plus en plus noir et la nourriture rare. Il a fallu déployer des trésors de débrouillardise, de combines et de ténacité pour assurer sa subsistance. Les Anceniens s'approvisionnaient dans les fermes quand cela était possible. Dans les cafés on buvait en cachette car il y avait les jours *avec* et les jours *sans* ce qui ne retenait pas les gens de boire du bon vin et même du Pernod de fabrication *maison*. Chacun a encore en mémoire bien sûr les *tickets* de rationnement. Tout est limité. Tout est en cartes! Il y en avait pour toutes les denrées alimentaires : sucre, café, pain, vin, (on en trouvait quand même) et l'habillement. Adieu les chaussures de cuir et les costumes en lainage. Les Anceniens firent connaissance comme tous les Français, avec la *rayonne*, la *fibranne* tissus qui donnaient d'étonnants résultats au lavage! On vit des hommes avec des pantalons *diminués*. L'industrie du sabot de bois fut florissante et beaucoup de gens démunis de chaussures achetaient des sabots à la *comète* chez Jean Berland et Marcel Nouhaud sabotiers rue Saint-Pierre. Hormis la bicyclette, baptisée la *petite reine* en 1944, il n'y avait point de salut. Ce fut l'outil de survie, l'instrument de bataille au quotidien.

Durant l'occupation l'électricité manquait et même après la libération, Ancenis a été pendant une période, privé de courant. Il fallait alors se débrouiller, comme Roger Ménanteau : *" Pour permettre à mon père et à mon frère Louis de fabriquer normalement leur pain, dans la boulangerie rue Tartifume, j'ai récupéré chez un forestier de la région un moteur et un gazogène que j'ai fait fonctionner avec la braise du four. Comme cela ils avaient du courant continu. "*



Groupe de la Défense passive. Beaucoup d'Anceniens pourront se reconnaître (Collection particulière).

La vie en ville continuait quand même grâce à la bonne coopération du commandant allemand Hans Seyppel très francophile et à sa secrétaire-traductrice Mme Mark. " *L'officier quitta fin 1941 la kommandantur, face à la gendarmerie, rue Villeneuve et son successeur poursuivit la même politique de **bienveillance*** ", se rappelle encore Génica Cuisnier.



La Kommandantur d'Ancenis en 1941. A droite le commandant Hans Seyppel ; à ses côtés Mme Mark (Collection particulière).

Les distractions ne manquaient pas en ville, mais certaines étaient réservées aux Allemands : les Revues parisiennes à la salle des fêtes de la mairie, la maison close *Stella*, haut lieu de plaisir, (face à la CANA), le foyer du soldat allemand et le mess des officiers rue G. Clemenceau... Par contre les Anceniens pouvaient aller, malgré les contraintes allemandes, au cinéma dans les deux salles de la ville : Ancenis-Cinéma rue Tartifume et l'Eden, impasse Emilien Maillard, tenu par les Berryer, parents de Sim. " *Par suite du manque de courant électrique, les cinémas sont fermés à partir du 21 mai 44 jusqu'à nouvel ordre* ", se souvient une jeune spectatrice de l'époque, Louise Blondel, née Fromy. La population pouvait aussi assister aux concerts donnés par la musique militaire allemande au kiosque, sous les marronniers (près de la salle polyvalente de la Charbonnière), aux manifestations sportives... Un jour, l'équipe locale de football de l'Union Sportive Ancenienne jouait devant un parterre de Français et d'Allemands ; ces derniers ont fait interrompre le match, exigeant que les maillots soient retournés pour ne pas voir les initiales U.S.A.. Les écoles fonctionnaient aussi, comme à l'E.P.S. Joubert, rue G. Clemenceau. " *Après la libération, l'été 1944 sent la menthe, la chlorophylle. Il faut apprendre à danser le be-bop, à peler les oranges, à mastiquer le chewing-gum* ", souligne le journaliste François Simon.

Mais tous ces ersatz de la liberté ne devaient pas faire oublier que la guerre continuait.



Le Racing-Club Ancenien, Equipe 1ère, Saison 1942-1943 (Fonds Cuisnier).

Debout, de gauche à droite :

GUYON, Président ; GUILBAULT L. ; LAURELUT ; ABLINE ; HARDOUIN P. ; GUILBAULT R., goal suppléant ; PELTIER, BARTHELEMY, goal titulaire blessé à la Finale de la Coupe d'Anjou ; LE LEVIER, Directeur sportif.

A genoux :

ZYGMONT ; ALLEAUME, Capitaine ; GAULTIER, Vétéran ; KOWALSKI ; COINTRE, Cadet.

IL Y A CINQUANTE ANS, LE 5 AOÛT 1944, LIBÉRATION D'ANCENIS PAR LES FFI DU COMMANDANT COCHÉ

Atmosphère d'une journée à la fois heureuse et tragique

En ce samedi 5 août au matin, suite aux bombardements de juillet, la ville d'Ancenis a été vidée de plus de la moitié de ses six mille habitants. Presque tous les Allemands avaient quitté la ville la veille et le matin même. Depuis le début du mois, un groupe de volontaires et gradés du Premier Bataillon de Marche FFI de Loire-Inférieure attendait en vain un parachutage d'armes au carrefour des six routes à Maumusson ; le commandant Coché et son fidèle Gillis décidèrent alors de rejoindre Ancenis, à vélo, dans la nuit du 4 août si bien que l'officier est chez lui, rue des Tonneliers, le samedi. Châteaubriant a été libéré la veille et la population d'Ancenis - enfin ce qu'il en reste - semble attendre les Américains...

Au début de l'après-midi, en pleine chaleur, un bruit se répand comme une traînée de poudre en ville : " *Ca y est ! Ils arrivent ! Ils sont là !* ". Les Américains sont aux portes d'Ancenis, avenue Francis Robert. Il s'agit en fait d'un petit détachement de reconnaissance avec quelques blindés légers sur roues et deux ou trois jeeps dont la mission n'est pas de combattre mais de reconnaître les lieux. Aussitôt la foule explose à l'arrivée des Alliés. Elle laisse éclater sa joie. Elle acclame ses libérateurs. Elle s'accroche aux jeeps, grimpe sur les chars, les submerge, agite des drapeaux, lance des fleurs, rit. Tout le monde s'embrasse, danse et chante la Marseillaise de la victoire. Les filles employées du cartonnage chez Giraudet étaient de la fête aussi place Francis Robert. Elles dansaient, entonnaient des chants de la libération. Certaines ont escaladé les chars pour embrasser les joues, parfois mal rasées, de leurs sauveurs G.I.'s. Les blindés sont ainsi pris d'assaut par une foule enthousiaste, ivre de liberté qui fait le V de la victoire. La gentillesse de ces grands diables d'Américains qui lancent à leurs admirateurs étonnés : chocolat, cigarettes blondes, chewing-gums... surprend dans nos campagnes. Leur décontraction fascine la population excitée, euphorique. Ces soldats de la liberté furent dès lors ceux de la modernité et de la coquetterie. Debout sur son char un Boy américain semble crier : " *La Fayette nous voici !* " Toute la ville pavoise, les drapeaux claquent, les bannières flottent. Les cafés débordent de consommateurs... Les cloches sonnent à toute volée. C'est l'ivresse générale qui frôle parfois l'insouciance aveugle aux privations, aux tickets de rationnement, au couvre-feu, à la pénurie d'électricité, au troc... C'est une atmosphère de folle exaltation. Saint-Mars-la-Jaille, Mésanger, Varades... connaîtront aussi ces mêmes scènes de liesse. Pendant ce temps, il est quatorze heures trente, le lieutenant Gillis arrive en courant chez le commandant Coché : " *Mon commandant ils sont là ! Au passage à niveau et ils ne veulent pas le dépasser ! La population les acclame ! Quels sont les ordres ?* ". L'officier répond : " *Nous avons une mission à remplir ; demain il sera trop tard. Nous n'avons pas d'armes, mettons nos brassards, et à la grâce de Dieu ou du diable : dedans* ". Et ils décampent tous les deux en ville en direction de la rue Georges Clemenceau...

Antoine Gautier, 32 ans en 1944, charcutier de son état, dans cette rue, témoigne : " *A midi, avant l'arrivée des soldats américains à Ancenis, une vingtaine d'Allemands, gradés et soldats, venant de la région de Nantes, déjeunaient au rez-de-chaussée dans le petit salon de l'hôtel des Voyageurs, juste en haut de ma charcuterie. Armes, mitraillettes et grenades étaient posées sur la table. Ils avaient rangé leurs voitures, motos et vélos dans le garage surveillé par deux sentinelles, une à l'intérieur et l'autre sur la rue. Je m'en souviens bien car j'étais allé à ce moment-là au restaurant livrer de la marchandise. Je sentais les Allemands énervés, sur leurs gardes, prêts à déguerpir à la moindre alarme. Vers une heure de l'après-midi les Américains sont arrivés près de la place Francis Robert et le patron de l'hôtel des Voyageurs, Maurice Beziau, ne se pressait pas à servir ses hôtes afin de les faire cueillir par les Alliés. J'ai vu alors quelques résistants, armés de fusils, descendre la rue dans une camionnette arborant des drapeaux français et des fleurs ; l'un d'eux jouait même de l'accordéon. Ils sont passés sans faire attention devant la fenêtre ouverte du restaurant. Ils ont eu de la chance ! Aussitôt après j'ai pris mon vélo et je suis allé, moi aussi, voir les*



Un G.I. bien armé, un enfant sur son genou, pose pour la postérité le jour de la libération d'Ancenis (Collection particulière).



Un document d'archives qui représente les volontaires du Premier Bataillon de marche F.F.I., photographiés au moment de la libération, dans la cour de la caserne Rohan, à Ancenis (Archives F.F.I.).



*Américains et surtout leur dire qu'il y avait des **habits verts** aux Voyageurs. Quelques Allemands, des officiers, sortirent à la hâte du restaurant et descendirent à toute allure avec leurs voitures et leurs motos par le chemin de Ceinture sous les huées de la foule. Quelques instants après, quinze autres soldats partirent aussi avec leur bicyclette et leur fusil, remontèrent la rue de la Gare pour tourner par la rue d'Enfer (rue Barême) et filer vers Angers. C'est à cet instant que le commandant Coché arriva et, avec quelques autres volontaires FFI, il réussit à arrêter et à désarmer les deux derniers fuyards qui furent remis aux gendarmes. A plusieurs reprises dans l'après-midi une jeep américaine est montée en reconnaissance jusqu'à la rue du Collège et elle a essuyé des coups de feu ennemis, dernier baroud d'honneur de la part des Allemands. Le véhicule a fait demi-tour.*

Le Corps-Franc du lieutenant Gillis démarra alors la libération d'Ancenis en

Bienvenue aux Américains ! La population libérée laisse éclater sa joie place Francis Robert. A droite, souriant, Marcel Braud. Il n'a plus que quelques heures à vivre ! (Collection particulière).

faisant le *trou*, c'est-à-dire en nettoyant un espace ovale dans lequel pourrait s'organiser la première compagnie FFI. Le premier objectif à enlever fut la maison de garde du pont. Mais il n'y avait plus personne : l'occupant avait décroché. Le deuxième but le plus important était la caserne Rohan. Les combattants FFI auxquels se joignent les gendarmes, les pompiers et nombre de jeunes gens se fraient un passage dans la rue Villeneuve (où une foule immense fêtait déjà la libération en offrant du muscadet) et ils se lancent à l'assaut de la caserne. Il y a le commandant Coché, le lieutenant Gillis, le sous-lieutenant Monnet, l'abbé Bricard... et le jeune François Gruais. Les quelques soldats allemands de la caserne font des difficultés pour se soumettre. Quelques-uns gagnent la vallée et sont repris par les gendarmes. D'autres se sont réfugiés dans la deuxième cour et se sont livrés à la *maréchaussée*, ne voulant pas se rendre aux *terroristes*. On dit qu'un Allemand a été tué. La foule envahit aussitôt la caserne vide, symbole de la liberté retrouvée. La joie fait tourner les têtes. C'est la gabegie! Des gens pillent le magasin d'habillement et de chaussures. Les gendarmes interviennent. Scènes habituelles de guerre. Mais malheureusement après avoir fêté les Américains, Ancenis a connu quelques débordements cruels de guerre civile. Les esprits se sont échauffés et la situation menace de tourner au tragique. Aux scènes joyeuses de la *libération* succèdent celles plus contestables de la vengeance justifiée ou non, des règlements de comptes. Alexandre Bernard, en retraite rue des Morices et témoin privilégié de l'époque, a noté dans ses écrits : " *En ville, les deux centres d'information et de propagande allemandes sont saccagés : vitres et devantures brisées, meubles jetés à la rue, livres, gravures, tracts déchirés et dispersés.* " Des résistants de la dernière heure veulent y mettre le feu mais des témoins s'interposent afin de calmer les esprits. Quelques maisons de collaborateurs sont livrées au pillage devant des assistants qui applaudissent. La foule s'écoule ensuite par la rue Nationale...

Soudain, vers dix-sept heures, d'autres événements vont changer la face des choses et *ramener le calme*. En effet des bruits courent que deux blindés allemands venant d'Oudon, viennent de tuer deux gendarmes, J.-Y. Cevaer et Eugène Guiheux, à la Croix-de-Mission à Saint-Géréon, aux portes d'Ancenis. Ce furent les premiers morts de la libération. Les chars foncent vers la ville par la route principale qui mène à la caserne puis à la rue Villeneuve. Une clameur de quelques instants les précède : " *Des tanks allemands ! Rentrez vite !* ". La confusion, la peur sont au comble. Les Allemands filent au milieu d'un pavoisement qui n'a pas été fait à leur intention. La foule s'éparpille dès qu'elle entend les coups de feu. Les gens se terrent vite dans leurs maisons et là où ils peuvent s'abriter. On a tout juste le temps d'enlever les drapeaux tricolores accrochés aux fenêtres. C'est ainsi que dans le quartier des Halles, des petits drapeaux bleu, blanc, rouge avaient été distribués par M. Poignant qui tenait le bazar (à l'emplacement du magasin Pelé) afin d'être accrochés aux fenêtres. Dès la nouvelle du retour des Allemands on a remonté les échelles et décroché les fanions français. " *La peur de l'occupant était toujours là, la peur des représailles surtout* ", se rappelle encore Simone Bernat. Devant le porche de la gendarmerie, rue Villeneuve, Anne-Marie Berthelot, 35 ans, du village du Defay à Mésanger, est tuée d'une rafale allemande qui ne lui était pas destinée. Inquiète de son mari, parti la veille au soir, contraint de transporter dans sa charrette des Allemands jusqu'à Saint-Georges-sur-Loire, elle était venue, ce samedi après-midi, se renseigner à la brigade... alors que son époux Joseph, blessé par une patrouille ennemie à la Daudinière, à Anetz, rentrait chez lui par une autre route. Ce fut la seule victime civile de la guerre à Mésanger. Aussitôt après, les chars allemands poursuivent leur avancée. Plus loin, au Puits-Ferré, devant le magasin du tailleur Coliaux, c'est Marcel Vételé, 29 ans, garde-voie de communication, armé d'un pistolet, qui est à son tour abattu sans sommation. Dans la panique générale et alors que c'est encore l'allégresse autour des Américains au nord de la ville, les *panzers* empruntent la rue du 64^{ème} R.I - mitraillant au passage, pour faire peur, les murs de la boucherie Ménoret place Iéna - et débouchent en haut de la rue Clemenceau. Ils descendent la rue désertée et sur le trottoir, à côté de l'ancienne sous-préfecture (la maison Luneau-Bouchereau non loin de chez lui), avant le passage à niveau, Marcel Braud, 41 ans, industriel, sergent-chef FFI, qui portait un fusil, est abattu dans le dos. Un Allemand saute l'achever. Le jeune Gradara, 16 ans, qui l'accompagnait a été blessé aux jambes. En début d'après-midi Marcel Braud, bien connu des Anceniens, avait été un des premiers à se précipiter, avenue Francis Robert, pour acclamer les Américains et se faire photographier près d'un blindé avec des enfants. Ce sera le dernier cliché que sa famille aura de lui vivant. Antoine Gautier caché derrière le rideau de sa fenêtre, au premier étage, a vu l'arrivée des Allemands : " *Dans chaque char, cinq ou six soldats occupaient la tourelle ouverte avec des mitraillettes et des grenades à la main. Ils inspectaient toutes les fenêtres de la rue de la Gare. Aussitôt je me suis retiré un peu, alors que les véhicules continuaient à descendre. Soudain j'ai entendu une brève fusillade, puis une canonnade plus forte entre chars allemands et chars américains. Les Allemands ont alors décroché pour repartir sur Nantes. Les Américains ont fait de même, ils se sont repliés route de Châteaubriant. Après, j'ai ouvert ma fenêtre et j'ai vu quelqu'un étendu sur le trottoir. C'est là qu'on a découvert qu'il s'agissait de Marcel Braud. Le calme est revenu.* "

Michèle Bousseau, fille du maire d'Ancenis témoigne aussi : " *A cette époque, je faisais un séjour en famille à Mésanger et c'est là que je vis les premiers soldats américains. Pensant alors que la ville d'Ancenis était libérée, je pris ma bicyclette pour rentrer à la maison, rue Villeneuve. Mais en arrivant,*

j'entendis des coups de feu. La famille Cathelinais qui tenait alors une importante épicerie en bas de la rue de la Gare, face au chemin de Ceinture, me fit descendre, ainsi que d'autres personnes, à l'abri dans la cave. Et c'est par le soupirail que nous vîmes tomber Marcel Braud sous les balles allemandes. Il descendait la rue de la Gare, un fusil sur l'épaule, n'ayant sans doute ni vu, ni entendu l'engin militaire ennemi qui arrivait derrière lui. Grande émotion parmi les assistants ! " Les deux chars allemands seront neutralisés à la Maison-Blanche au Cellier par l'aviation alliée.

Le bruit de la mitraille déclenche la panique dans la foule joyeuse accueillant les Américains, place Francis Robert. Presque tout le monde fuit et certaines personnes vont aller se réfugier au château de la Guère déserté la veille par les Allemands. D'autres se terrent dans des *abris* de fortune. Les G.I.'s amorcent un mouvement de repli au nord de la ville et s'arrêtent au cimetière. Il faudra toute la perspicacité dissuasive du commandant Coché pour les faire remonter dans la *ville morte*, afin de rassurer et de protéger la population d'une éventuelle traversée des Allemands stationnés sur la rive sud de la Loire.

Les drapeaux ont disparu en un clin d'oeil. La ville qui était en liesse est subitement dégrisée. A la nuit elle se vide de ses habitants et des...Américains. Les regards se tournent maintenant vers la rive gauche de la Loire tenue encore par les Allemands qui veulent repasser le fleuve. Heureusement Ancenis est sous la protection des FFI, du Bernardeau à la Grillette et jusqu'à la fin août la mitraille crépitera au-dessus de la Loire. Avec leur mortier installé au bout du pont les Allemands bombarderont souvent la ville. " *Durant de longs jours, les FFI assurent la garde d'Ancenis ; c'est à leur dévouement que nous devons d'éviter le retour offensif des Boches...* ", écrit en juillet 1945 la secrétaire dans le petit bulletin des anciennes élèves du Château. Elle poursuit : " *A partir du 7 août, le **château fort** reprend sa destination première. Canons et mitrailleuses sont placés sur les bastions. Le lendemain mardi, véritable bataille : une des religieuses se trouve dans le jardin, tout est tellement secoué qu'on dirait une tempête, on ne circule plus qu'en rampant. Les vitres sont brisées, un dortoir très endommagé. Les deux religieuses et les concierges vont passer huit jours à La Roche-Blanche et jouir d'un calme bien gagné.* "

Mais eu égard au danger permanent de la présence des SS au Fourneau, le docteur Bousseau, maire d'Ancenis, est parti avec son vélomoteur, peu après la libération de la ville, en direction de Saint-Mars-la-Jaille pour demander aux Américains d'intervenir à Ancenis. Le docteur Boquien, remplaçant alors à Saint-Mars son confrère Combeau, déporté, se souvient bien du passage du magistrat portant un béret basque, allant au-devant des Américains. A la suite de cette intervention les Alliés venaient une fois la semaine à Ancenis avec un char léger pour intimider les Allemands de l'autre côté du fleuve et surtout rassurer les Anceniens.

La ville d'Ancenis fut libérée ce samedi 5 août par les *soldats de l'ombre* du Premier Bataillon de Marche FFI de Loire-Inférieure du commandant Coché. La B.B.C homologuait cette libération le lendemain en attribuant cette opération exclusivement au Premier Bataillon, donc aux Français. Dans l'euphorie de la délivrance, la population croyait que c'était fini. C'était faux. La guerre continuait et cette ambiance de joie se mêlait à l'atmosphère de guerre.

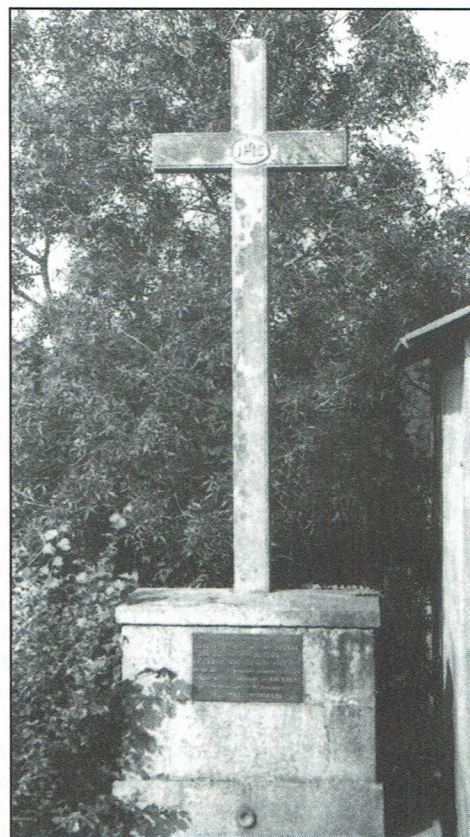
5 AOÛT 1944 : EN DÉBUT D'APRÈS-MIDI, OPÉRATION COMMANDO DU CORPS-FRANC DU PREMIER BATAILLON FFI A LIRÉ.

Le sergent Charles-Joseph Gaberel est tué au Fourneau-des-Léards.

Le 5 août 1944, pendant que les Américains arrivaient à Ancenis, trois volontaires du Corps-Franc du Premier Bataillon FFI de Marche de Loire-Inférieure montèrent un raid éclair de l'autre côté de la Loire à Liré, visant à déloger les Allemands qui voulaient reprendre Ancenis. Il s'agissait de Charles Gaberel, de René Thomin d'Ancenis et de Joseph Courtoux de Drain, tous les trois passeurs de Loire. Mais laissons la parole à Georges Gaberel, le fils aîné de Charles, qui évoque pour nous ces heures tragiques : " *Pendant la guerre nous habitons rue du Château. Le 5 août mon père s'est intégré au groupe des volontaires du Corps-Franc qu'il connaissait déjà pour leur avoir fait traverser la Loire la nuit, à plusieurs reprises. C'est ainsi qu'il a participé à une action de commando avec Joseph Courtoux et René Thomin afin de repousser au-delà de Liré les Allemands installés au village du Fourneau-des-Léards. En début d'après-midi, ils ont donc tous les trois traversé le fleuve et ils ont débarqué à l'Île Verte en aval du pont actuel. Ils sont ensuite allés reconnaître le Fourneau que les Allemands semblaient avoir abandonné. Soudain un combat très bref s'est engagé avec l'ennemi où plusieurs soldats furent touchés dont deux mortellement. Aussitôt mon père et Joseph Courtoux ont foncé vers Liré à l'aide d'une camionnette alors que René Thomin avait déjà décroché et regagné Ancenis. Arrivés en haut du bourg de Liré ils ne trouvèrent aucune trace d'Allemands. Ils se sont alors séparés. Tandis que Joseph regagnait sa famille à Drain, mon père est descendu seul au Fourneau comptant traverser la Loire à la nage. C'est là que, dans le pré, bordé à l'est par la route de Liré et au nord par le chemin de halage en direction de la ferme des Epoudry de l'Île Verte, mon père a été abattu par quelques Allemands revenus. Ils l'ont*

ensuite traîné avec un fil de fer autour du cou pour aller l'enterrer près du petit sentier qui mène à la métairie. Son corps est resté ainsi presque un mois car personne ne savait où il était. Le mercredi 30 août, c'est mon frère Jean qui a retrouvé notre père, enfoui sous dix centimètres de terre, en fouillant l'Ile Verte. La famille ne l'a reconnu que par ses vêtements et surtout par sa ceinture. Sur la déclaration de Théophile Charriau, lieutenant des pompiers, le décès a été enregistré à la mairie d'Ancenis. La dépouille de mon père a été enfin transportée par les Américains pour être enterrée dans le cimetière civil. Trente ans plus tard, elle a été transférée dans le **Carré militaire**." A la sortie du village du Fourneau, en direction de Liré, un monument rappelle le sacrifice du sergent-chef Charles-Joseph Gaberel mort pour la France, à 46 ans.

Cette action commando déclenchera malheureusement de féroces représailles ennemies à Liré. Le lendemain, dimanche 6 août, le bruit court dans la cité de Du Bellay qu'il doit être pris des otages pour l'affaire d'hier et la mort surtout de deux Allemands au Fourneau. Aussitôt c'est le vide dans le bourg. Tous les hommes fuient vers les coulées, les halliers et la vallée parallèle à la Loire. C'est l'affolement général et la traque obsédée de la part de l'Occupant qui voit des *terroristes* partout. Furieux, les Allemands ne sont que plus dangereux et plus férocelement assoiffés de vengeance. C'est ainsi que la rive gauche de la Loire, encore occupée à Liré et à Drain, paiera un lourd tribut avant de recouvrer sa liberté vers la fin du mois d'août. Un *Oradour* a sans doute été évité ici à Liré comme à Saint-Mars-la-Jaille aussi en ce dimanche 6 août 1944.



Calvaire commémoratif à la mémoire de Charles Gaberel et de René Lecheval, FFI, tués en mission, non loin du Fourneau, en août 1944 (Cliché Garreau, juil.1994).

5 ET 6 AOUT : SAINT-MARS-LA-JAILLE A L'HEURE DE SA LIBÉRATION

Un drame en deux actes : les fusillés de la Moulinière

Le samedi 5 août un détachement américain arrive dans le bourg avec trois chars, des automitrailleuses, des jeeps, cinquante hommes environ venant de Châteaubriant par la Nationale 178. Aussitôt c'est l'affrontement entre les Alliés, les FFI et les Allemands qui occupaient la commune. Le combat dure une bonne heure. La majorité des ennemis se rend ; d'autres, qui occupaient une aile du château, avaient délogé et fuyaient vers Ancenis afin de traverser la Loire. Quelques *habits verts* sont blessés mais il n'y a pas de mort. Au cours du combat, un Allemand avec un lance-flammes incendie une voiture allemande. Le feu gagne une réserve d'essence, puis un dépôt de mines. Les explosions détruisent le bâtiment non loin de la gare. C'est la fin du premier acte qui a vu la libération de Saint-Mars-la-Jaille. L'aspirant FFI, de Rammelleare, en fut un des principaux artisans. Comme partout, à l'arrivée des Américains c'est la même scène. On fraternise dans l'euphorie. La population descend dans la rue acclamer ses libérateurs. Les chars alliés sont submergés par une foule délirante. Les drapeaux français refléussent sur les façades des maisons. Puis les Américains partent, plus au nord vers Pouancé, laissant les prisonniers hâves, déboutonnés, désarmés, les mains en l'air à la garde des FFI. Mais ils ont prévenu les gens : " *Rentrez chez vous ! Faites attention ! La guerre n'est pas terminée !...* " Toujours le 5 août, M. Le Guen, chef de gare à Saint-Mars-la-Jaille, a invité les poseurs à déboulonner la voie ferrée. Lucien Chapeau, agent des lignes P.T.T a scié, avec Lollichon, les poteaux télégraphiques, qui sont tombés en travers des rails. Ce sabotage s'est déroulé au-dessous du village du Coudray en Bonnoeuvre, à deux kilomètres de la gare. C'est le prélude au second acte, celui-là dramatique, qui va intervenir le lendemain dimanche 6 août.

Écoutons Jean Cadiot de Pannecé, qui vivait à l'époque à la Moulinière, près de la voie ferrée, non loin de la gare de Saint-Mars : " *Ma famille, dont j'étais le fils aîné âgé de 6 ans, mes deux frères, mes parents, mes grands-parents, habitait une grande ferme. Le matin, vers neuf heures, mon père Jean, 38 ans, devant le danger, attela sa jument Pelotte sur la carriole et nous emmena, ma mère et mes frères, à Riaillé. La pouliche avait tellement forcé la course qu'à l'arrivée à la Barillerie elle tomba morte d'un coup de sang. Mon père revint à la Moulinière à vélo. Avant qu'il n'atteignit sa ferme, un train d'Allemands venant de Pannecé avait été stoppé au Coudray et les soldats réparèrent le sabotage de la veille. Puis le convoi s'élança vers Saint-Mars-la-Jaille, mais dut s'arrêter au passage à niveau de la gare car la voie avait été elle aussi sabotée. Cette fois, c'était le père Pajot, le chef cantonnier du district qui l'avait fait.*



Le dernier geste de la guerre pour ces soldats allemands vaincus, gardés par Pierre Robuchon, pompier ; résistant il a bien mérité de participer à la victoire (Cliché Hubert, 1944).

Le train est à nouveau stoppé. Les Américains sont rappelés. Ils envoient du matériel dont une jeep surmontée d'une mitrailleuse. Elle tire sur le convoi, l'arrête, l'enflamme tout du long à partir du chemin de **ker Gibault**, parallèle au ballast. Les Allemands sautent du train. Les FFI du commandant Coché les poursuivent. Neuf ennemis sont tués, beaucoup sont faits prisonniers, les autres se sauvent à travers champs. Il était dix heures du matin quand tout cela est arrivé, c'était pendant la grand-messe. D'ailleurs, quelqu'un est venu avertir les assistants et leur a demandé de sortir de l'église. Pourquoi ? Il est vrai que Monsieur le curé n'était pas content. Pendant ce temps, les FFI, mais aussi la population de Saint-Mars-la-Jaille, enhardis par le passage des Américains, accourent voir le spectacle. Les pompiers transportent les morts à la mairie, les FFI et les résistants parquent les prisonniers. Quelques personnes commencent à fouiller les wagons : des balles, des grenades, du schnaps !! s'exclame-t-on. Les premiers arrivés sont bien sûr les voisins, les jeunes des familles Lépicié, Passelande, Viaud, Legault du village proche des Haries, mais aussi Pierre Leclair habitant la Petite Moulinière. Pierre est un ancien de la guerre du **Rif**. Il s'y était engagé pour cinq ans. Ce train mitraillé, lui rappelle sa guerre. " Sales boches ! Je suis français moi ", criait-il avec force aux Allemands qui se sauvaient ! Il avait trouvé les grenades dans le train, mais

aussi du schnaps. Pierre Gasnier est là lui aussi. Il est ouvrier agricole chez les parents à la Moulinière, il a trouvé des balles. Marcel Menet venait souvent à la Moulinière. Il travaillait à l'époque chez mon oncle Jeanneau à la Basse-Ville de Freigné. Les deux fermes s'entraidaient souvent. Il est quatorze heures. Voici un deuxième train ennemi qui, lui aussi cherche à s'enfuir vers Paris. Bloqué par le premier convoi, il s'arrête à hauteur de la ferme de la Moulinière. Tous les Allemands descendent. Les chefs s'enhardissent vers le premier train. La population de Saint-Mars s'enfuit. Seul Pierre Leclair dégoupille ses grenades et les lance vers les Allemands en criant " Sales boches... ". " Il est vite dompté. Les **habits verts** l'entraînent. Avec lui, Pierre Gasnier, Marcel Menet et deux FFI sont aussi arrêtés. Ils sont poussés vers un peloton d'exécution comme **otages** en direction de la ferme de la Moulinière à hauteur du champ de la Fontaine.

Pendant ce temps, mon père parvient à la Moulinière. Il arrive par le chemin creux du Moulin évitant les routes à grande circulation. A hauteur des bâtiments, quelle n'est pas sa surprise de voir la cour de la ferme remplie de soldats, plus d'une centaine sûrement. Les portes de la maison ont été ouvertes, alors que mon père est sûr de les avoir fermées : ils ont fouillé la ferme. Mis en joue par les Allemands, il est questionné par un chef : " Terroriste ici ! Tenez ! " fait celui-ci en lui montrant une poignée de balles dans sa main. " Nous les avons trouvées dans une armoire, ici " affirme-t-il. Mon père, interloqué, ne comprend pas. " Ce n'est pas à moi. " Un peu plus tard il saisit seulement ce qui se passe.

Pierre Gasnier, travaillant comme métivier à la Moulinière y occupe une chambre. C'est dans son armoire qu'ils ont trouvé ces balles. Les Allemands tiennent toujours mon père en respect. Le chef le questionne à nouveau :

- Y a-t-il beaucoup d'Américains à la ville ?
- C'en est plein !
- Vous allez venir avec nous, voir si cela est vrai.

Pas trop fier, mon père comprit qu'il devait suivre. Pourtant, il sait qu'il n'y a plus d'Américains. Ils sont passés la veille. Il était allé les voir. Par contre, une mitrailleuse est postée dans le fossé, devant la maison des **filles Lecoq** à l'entrée du bourg à l'intersection des routes Saint-Mars-la-Jaille/Ancenis et Candé/Pannecé, au lieu dit **La Grenouillette**. Mon père suit, mais sur le bord du fossé, les cinq chefs allemands qui s'engagent vers le carrefour. Arrivés un peu avant **Ville Jolie**, une rafale de mitrailleuse fait coucher tout le monde sur la route. Mon père saute dans le fossé. Les Allemands le rejoignent. **Vous allez retourner à la ferme**, lui lance le chef allemand. **C'est trop dangereux pour vous. Mais je veux vous voir au retour.** Même dit en mauvais français, mon père a fort bien compris qu'il lui faut se sauver et surtout se cacher. Il retourne à la ferme, monte dans le grenier à foin au-dessus des écuries. Par l'entrebâillement d'ardoises, il voit les soldats devant le train mettant en joue la ferme. Il ne bouge pas, mais pense dur comme fer que les Allemands vont tirer et y mettre le feu. Tout à coup, il entend : **Schnell ! Schnell !** Les Allemands sautent dans le train, des coups de feu retentissent. Il voit le convoi faire marche arrière. Vite, mon père n'a pas le temps de compter les barreaux de l'échelle que le voici descendu du grenier et qu'il se sauve à travers champs vers le haut de la colline. Les quelques coups de feu qu'il a entendus au départ du train n'étaient pas destinés à embraser la ferme mais à assassiner trois otages sur cinq, après les avoir obligés à creuser leur **trou** pour les enterrer : Pierre Guay, sous-lieutenant, René Carichon, adjudant-chef et Pierre Leclair, soldat, tous FFI. Les deux autres ont eu miraculeusement la vie sauve ! Pierre Menet a reçu une balle qui lui a effleuré la peau du cou. Il tombe et fait le mort. Cette maladresse, si on peut dire, est due au fait que les Allemands tiraient du train qui rebroussait chemin. Pierre Gasnier a fait du roulé-boulé vers le convoi, longé celui-ci au plus près vers l'arrière et a réussi à sortir indemne. En effet, le peloton d'exécution était trop affairé à se tenir et à éviter de tirer dans leurs camarades qui se penchaient aux fenêtres pour voir le massacre. Pierre Gasnier et Marcel Menet ont tous les deux affirmé que le train était composé d'une majorité d'Autrichiens qui n'acceptaient pas les ordres de leur chef nazi. Ils nous ont dit aussi avoir vu les reîtres frapper à coups de crosse les soldats. Mon père, camouflé dans la carrière de la Grande Vigne, commençait à reprendre ses esprits. Les Allemands sont partis. Ils ont dû croire son affirmation : **Il y a plein d'Américains à Saint-Mars-la-Jaille !**



Les FFI devant la mairie. Au premier plan, Pierre Nicolas ; à gauche et à droite, les frères Orhon. (Cliché Hubert, 1944).

- *Bon dièr ! (c'était son mot) S'ils avaient vu les prisonniers allemands... Que ce serait-il passé ? Un grand malheur a sans doute été évité. Un peu de bravoure le fait se redresser. Mais apprenant ce qui venait de se passer dans le champ de la Fontaine (l'exécution des otages), il décide de n'en rien dire, sauf à ses proches, plusieurs années après. Quelques heures plus tard, c'est le bombardement de la Moulinière. Sept bombes sont tombées pour détruire la voie ferrée. Pas une n'a réussi à faire exploser la voie. Même la grosse motte de terre qui, projetée par une bombe dans la mare de la ferme où il y avait une vingtaine de canards, n'a tué aucun d'entre eux. Cette note optimiste prouve que la vie allait reprendre. Que nous allions rentrer à la Moulinière.*"

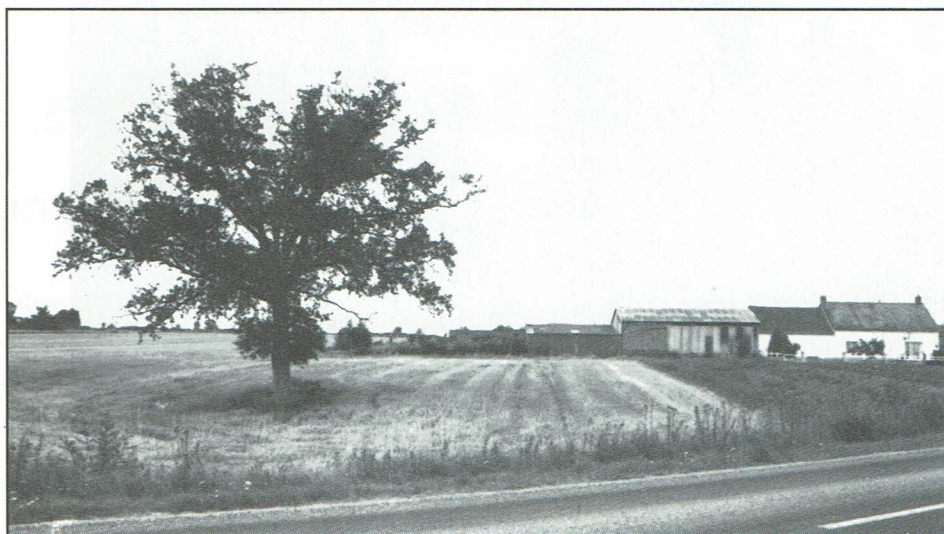
Cinquante ans après, le 7 août 1994, autour de la Croix de Lorraine élevée quelque temps après le drame, un vibrant hommage a été rendu aux fusillés de la Moulinière, *morts pour la France*.

LA LIBÉRATION DE MÉSANGER : 5 ET 6 AOUT 1944

Durant toute la guerre des réfugiés affluent à Mésanger. Leur nombre augmente. Certains viennent des quartiers déshérités de Nantes. Des amitiés liées en ces jours d'épreuves demeurèrent longtemps vivantes.

Après le démantèlement du maquis de Saffré le 28 juin, des maquisards fuient, se déplaçant de nuit à travers les campagnes, laissant des traces de leur passage dans les champs de céréales. Dans les airs, des avions passent jetant des papiers métalliques argentés pour brouiller les ondes hertziennes. Dès le début de juillet, un important contingent allemand s'était camouflé sous les arbres du bois de la Guère.

Début août, c'est la débandade générale des Allemands qui refluent, poussés par les Américains, vers la Loire. Les plus forts effectifs empruntent la route Nort-Ancenis. " *Ils font triste mine et ont perdu l'arrogance des beaux jours de leur arrivée dans la perspective de la défaite prochaine et la quasi-certitude d'être faits prisonniers*", se rappelle Gilbert Chéron, maire. Le vendredi 4 août au soir, les Allemands, cantonnés au bois de la Guère, lèvent précipitamment le camp, abandonnant un important matériel dont une automitrailleuse qui était allée au fossé. C'est en plein midi, le samedi 5 août, qu'arriva à Mésanger la première voiture américaine, sorte de tank léger à pneus, constituant l'avant-garde de l'armée de libération. Elle apportait avec elle l'espérance de voir bientôt l'ennemi *bouté* hors de France. La population s'élance spontanément vers les Alliés libérateurs échangeant de chaudes poignées de mains ; des jeunes filles se jettent à leur cou. Ce fut pour tous la joie! Quelques instants plus tard, cette voiture reprenait la route de Saint-Mars-la-Jaille à la grande déception des Mésangéens. Le dimanche 6 août, vers 23 heures, une colonne arriva avec ses jeeps et campa près de l'église. " *Ce fut un problème de leur assurer le cantonnement pour la nuit*", précise encore Gilbert Chéron. Le lendemain ils repartent pour une mission inconnue. En ces journées des 5 et 6 août la situation n'était pas nette et on se demandait qui était maître de la région! Allemands ou Américains ? C'était la confusion. On pouvait toujours craindre un retour offensif des premiers. Mais par la suite les Alliés reviennent à Mésanger. Le 7 août ils sont au village du Defay. Le dimanche 13 août cent à cent cinquante G.I.'s sautent des camions devant l'église de Mésanger et assistent à la grand-messe. A la sortie de l'office le drapeau tricolore est hissé sur la place en haut d'un mât tandis qu'une trompette lance les premières notes de l'hymne national pour donner le ton, et le chant de la Marseillaise se fait alors entendre. Moment inoubliable! Le cantonnement du Defay était un centre de commandement. Il s'échelonnait le long des quatre routes formant le carrefour de Bel-Air. Les premiers arrivés formaient une section motorisée avec chars,



Le Defay, à Mésanger : emplacement du camp américain auprès de la ferme des Berthelot (Cliché Garreau, août 1994).

chenillettes et canons. Ils y demeurèrent jusqu'au 12 août. Une deuxième section de l'infanterie leur succéda huit jours après. " On allait de tous côtés voir le camp américain et le dimanche c'était le rendez-vous obligé de la jeunesse du pays. Ils offraient gentiment : café, cigarettes blondes, chocolat, chewing-gums ", se souvient Gilbert Chéron.

Mais la guerre pourtant est loin d'être terminée ici comme ailleurs. Les Allemands isolés, attaqués par les FFI, traqués de toutes parts pratiquent la politique de la terre brûlée et commettent çà et là des crimes odieux qui dépassent l'insoutenable.

LA LIBÉRATION DE VARADES : 5-12 AOUT 1944

En octobre 1943, c'est au château de la Madeleine l'inauguration d'un centre de repli, organisé par le comité ouvrier de secours immédiat destiné à héberger les enfants menacés par les bombardements de Nantes. Pendant la guerre la population de Varades est gonflée de nombreux réfugiés : des Ardennes : 1234, de Nantes : 359, de Saint Nazaire : 162, enfants du centre du C.O.S.I. : 450, enfants du sanatorium de Pen-Bron au préventorium du Coteau (aujourd'hui I.M.P.) : 350. Cette surpopulation pose des problèmes au bourg occupé.

A partir du 15 juin 1944 et jusqu'à fin juillet, les Allemands décident de transformer la *Grande Prée* en aérodrome provisoire pour abriter leurs Messerschmitt. Ainsi ce sera avec la voie ferrée et la route de Paris un objectif tout désigné pour l'aviation alliée.

Le 1^{er} juillet 1944, à 9 h 30, des avions américains mitraillent pour la première fois un train de munitions près de la Loretterie faisant exploser neuf wagons d'obus et tuant deux soldats allemands. La gare est pareillement attaquée et endommagée. Le bourg est aussi bombardé : les habitants vont chercher refuge dans des lieux plus sûrs... Durant la période du 16 au 24 juillet, la *Grande Prée*, la ligne de chemin de fer et la route nationale seront sans cesse harcelées par les Lightning P38 américains surnommés les *deux queues*. Presque tous les jours la prairie était pilonnée. Le maire d'Anetz M. Berthelot avait la charge de trouver parmi la population des gens pour reboucher les trous des bombes. Les habitants d'Anetz n'étaient pas assez nombreux, ceux de Saint-Herblon et Varades furent également réquisitionnés. Grâce aux précieux renseignements du *capitaine Etienne* les Alliés frappent l'aérodrome les 19, 23 et 24 juillet clouant au sol les Me 109, malgré la Flak. Au cours de l'opération du 19, un Lightning, touché par les batteries de la D.C.A. allemande, s'abattit à Saint-Herblon. " *Heureusement, se rappelle M. Berthelot fils, le pilote a réussi à sauter en parachute et a atterri entre Saint-Herblon et Anetz aux pieds de... soldats allemands en corvée d'eau, chemin de la Trimollerie. Il fut emmené à la Kommandantur d'Anenis, puis les officiers d'occupation lui offrirent... un repas à l'hôtel des Voyageurs !* " Le 26 juillet les Alliés s'octroyent en prime la destruction d'un train de marchandises au-delà de la gare de Varades à la Petite Vallée. Le chauffeur du train est tué. Les Allemands quittent alors en toute hâte, fin juillet, l'aérodrome de la *Grande Prée*.



10 septembre 1944 : fête de la libération à Varades avec les Américains (Collection J. Mérot).

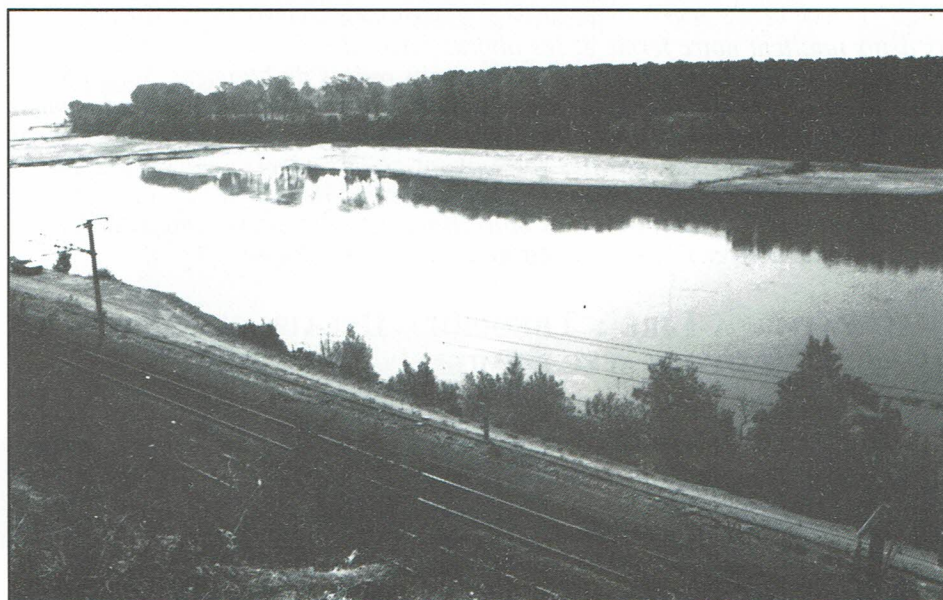
Le samedi 5 août vers 14 h, on annonce l'arrivée par Belligné et Ancenis de deux colonnes américaines. Varades se prépare à leur faire fête : les fenêtres se pavoisent... mais les troupes alliées n'iront pas jusqu'au bourg. En effet, le premier détachement, après une pause à la Grosclas (sur la route de Belligné) se dirige vers la Chapelle-Saint-Sauveur, tandis que l'autre, parvenu au Grand-Pâtis, fait demi-tour. La population frustrée retire vivement ses drapeaux par crainte de la Kommandantur repliée du bourg au village de la Gare, dans la maison Hardouin. Le dimanche 6 août, les Allemands font sauter le pont de Saint-Florent-le-Vieil qui n'est détruit que partiellement. Dans la nuit du 8 août, les derniers *uniformes vert-de-gris* restés à la gare et dans la prairie passent la Loire en barques. C'est le 9 août, au début de l'après-midi, que Varades voit enfin les premières voitures américaines traverser le bourg, mais c'est le 12 qu'on peut saluer et acclamer un convoi plus important qui s'arrête sur la place de la Victoire! Le château de la Madeleine servit un temps de cantonnement aux G.I.'s. Puis, jusqu'à la fin du mois d'août, quelques tirs de mortier seront échangés par-dessus le fleuve entre Allemands, réfugiés à Saint-Florent et prêts à fuir, et les Américains installés au village de la Meilleraie. A la Basse-Meilleraie, une maison a été incendiée sans faire de victimes. Le 29 au matin, c'est la débandade allemande vers Cholet avec des bicyclettes réquisitionnées et, en conséquence, la libération de toute la rive sud de la Loire de Saint-Florent à La Varenne.

Ce n'est donc vraiment qu'à partir de début septembre que Varades pouvait enfin respirer librement et goûter les joies de la liberté retrouvée, mais chèrement payée, après quatre ans d'occupation. Le 10 septembre Varades célébrait la fête de sa libération au son de sa fanfare et des cloches de l'église qui sonnaient à toute volée. " *Ce fut une journée d'union sacrée qui rassembla en une heureuse unanimité toute la population varadaise* " écrivait entre-autres⁵ Henri-Michel Gasnier, père dominicain, dans son livre sur Varades commis après la guerre. Mais cette joie ne devait pas cacher la douleur des familles ayant perdu un des leurs durant les combats ou attendant le retour des prisonniers.

L'ÉPISODE DRAMATIQUE DE L'ÎLE AUX MOINES, À ANCENIS LES 5 ET 6 AOUT

En 1944, l'île aux Moines, face à Juigné, était habitée par deux familles parentes qui tenaient chacune une exploitation agricole : les Huchon à la tête de l'île près de la chapelle Saint-Clément et les Florent dans la partie, située en aval de la Loire. Après la libération d'Ancenis et de la rive droite du fleuve, l'île aux Moines comme les autres îles de Loire, devint un "No Man's Land" séparant deux armées : les Alliés sur la rive droite, les Allemands sur la rive opposée. " *Ce territoire insulaire étant aussi un lieu idéal de passage pour surveiller et espionner l'adversaire* " précise Henri Boré du Marillais.

C'est dans ce contexte que se situe l'épisode dramatique de l'île aux Moines des 5 et 6 août et que nous relate Victor Florent fils, 20 ans en 1944, neveu de Pierre Huchon : " *En ce samedi 5 août, aux environs de midi, alors qu'il faisait très chaud, mon père Victor et moi-même faisons la sieste comme c'est coutume en été. Soudain une voix nous réveilla, venant de l'autre côté de la Loire, du train de munitions anéanti le 12 juillet en bas de Juigné. Je suis sorti mais en me cachant un peu. Il s'agissait de Monsieur Legendre agriculteur à la Tronchonnière (près de la Templerie), surpris par une patrouille allemande à fouiller la carcasse du train. Le capitaine exigeait de leur faire traverser le bras de Loire*



Site de l'île aux Moines vu de l'esplanade de Juigné (Cliché Garreau, juil. 1994).

⁵ En effet, cet article comprend d'autres extraits de l'ouvrage, avec l'aimable autorisation de la nièce de l'auteur, Mme Générac, fille de Louis Gasnier, maire en 1944.

afin qu'ils puissent s'échapper de la rive nord sur le point d'être libérée par les Américains. En effet ce groupe d'Allemands arrivant à vélo d'Ancenis où ils venaient de déjeuner à l'hôtel des Voyageurs, avait été bouté de la ville par les FFI du commandant Coché. Ils étaient aux abois, excités, dangereux. Monsieur Legendre a dit qu'il ne pouvait pas les faire passer sur l'île... Puis il a réussi à s'enfuir pour aller rejoindre les Américains qui occupaient le parc de Juigné dominant la Loire. Soudain l'officier allemand a dû m'apercevoir sur la grève, avec sa paire de jumelles, car il a aussitôt traversé la Loire à la nage pour aller à ma rencontre. Il serrait dans sa bouche une grenade entourée d'un mouchoir afin de la maintenir hors d'eau. Tandis qu'il s'apprêtait à mettre pied sur l'île je fonçai réveiller mon père âgé de 50 ans et vétéran de la **Grande Guerre**. Le capitaine m'ordonna de faire traverser le groupe d'Allemands mais mon père s'y opposa, prétextant que son expérience de soldat l'obligeait lui à y aller à la place de son fils. Le capitaine a aussitôt accepté. Il est retourné avec mon père chercher le groupe. C'est ainsi que tous les Allemands - sauf le capitaine, resté en bas de Juigné- ont accosté à l'aide d'une plate sur le banc de sable devant l'île aux Moines non loin de notre ferme. Tout à coup, du parc du château de Juigné, les Américains avertis par monsieur Legendre de ce passage d'ennemis en fuite, ont tiré à la mitrailleuse sur la barque échouée. C'est la panique. Six Allemands tombèrent sous les balles mortellement blessés alors que deux autres réussirent à s'échapper dans l'île. Quant à mon père qui agitait son mouchoir, il fut malheureusement atteint dans l'action au bras droit et à la cuisse droite. Après l'escarmouche quelques Américains ont traversé à leur tour le bras de Loire. Ils ont alors constaté la mort des **habits verts** et se sont portés au secours de mon père. Ils l'ont transporté à la ferme et l'ont soigné... Après j'ai fait retraverser la Loire à mon père très touché, accompagné de deux soldats allemands prisonniers et de deux Américains. J'accostai à la voie ferrée. Les brancardiers alliés sont arrivés pour porter mon père dans le parc du château de Juigné. Après ils l'ont conduit à l'hôpital d'Ancenis pour le soigner... Quelque temps plus tard le capitaine allemand qui se **terrait** près d'un rocher a été retrouvé et tué après sommation par les Américains. En fin d'après-midi j'ai pu regagner la ferme paternelle de l'île aux Moines et rassurer un peu la famille.

Le lendemain dimanche 6 août, tôt le matin, trois habitants de la contrée qui étaient au courant des événements sont venus sur l'île par la rive sud pour **dépouiller** les victimes allemandes : Marcel Gautier de Liré (43 ans) Gilbert Volant (neveu de Victor, à l'Eperon, 25 ans) et Gaston Rialet, 16 ans, d'Ancenis. Après leur besogne ils ont quitté les lieux avec leur butin s'apprêtant à traverser à découvert, le champ pour rejoindre la petite route de la Rabotière sur la rive gauche presque en face la ferme des Epoudry à la Maison-Neuve en Liré " Clément Epoudry fils, 15 ans en 1944, se rappelle bien la suite. Ecoutons son témoignage : " Vers dix heures, alors que les trois hommes commençaient à marcher dans le champ, une patrouille allemande à bicyclette, arrivant de Bouzillé par la route de la vallée, les a interceptés. Ils ont essayé de fuir mais les soldats les ont mitraillés et les ont sauvagement achevés sur place dans le champ. Mon père a vu le début de la scène depuis une petite fenêtre d'une dépendance de la ferme qui offre une vision exceptionnelle sur la rive sud de l'île aux Moines. Mais les Allemands l'ont repéré et il est allé vite se cacher dans l'étable, derrière les bêtes. Les soldats sont restés jusqu'au mardi près du lieu du drame et de notre ferme. Après leur départ, mon père, aidé par les voisins, a enterré les trois victimes de la barbarie nazie près de la ferme. Un mois après, les corps ont été exhumés pour être à nouveau enterrés dignement avec tous les honneurs à Liré et à Ancenis "

Victor Florent poursuit : " Le lundi 7 août, une patrouille allemande d'une quinzaine d'hommes investit l'île aux Moines à la recherche de leurs compagnons et surtout d'éventuels **terroristes**. Les Allemands armés jusqu'aux dents fouillent notre ferme et ses abords noyés dans la végétation luxuriante propice à des caches. Nous réussissons à nous cacher dans des endroits retirés du bâtiment. Soudain par méprise les soldats ont tiré sur un des leurs qui émergeait d'un buisson. Blessé et saignant abondamment il s'est traîné jusqu'à la porte de notre ferme et s'est effondré. Aussitôt les "uniformes verts-de-gris" sont repartis en tirant par les pieds les six cadavres, **gonflés**, de l'avant-veille qui gisaient encore sur la grève, et en portant à deux sur notre échelle leur compagnon tué par erreur. Mais avant de s'enfuir, tout patauds, les Allemands furieux ont troué les barques en les mitraillant pour les rendre inutilisables... " Les habitants de l'île purent respirer de nouveau, la liberté retrouvée... pour un temps.

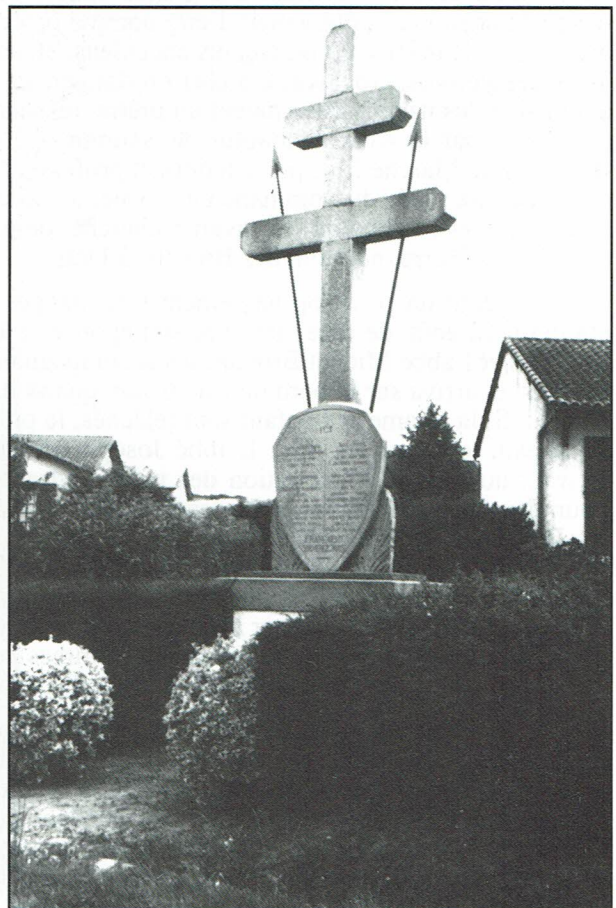
DIMANCHE 6 AOUT , AU PATIOU À LIRÉ : THÉOPHILE DELAUNAY, MARCEL ET FERNAND GUÉRY AVAIENT RENDEZ-VOUS AVEC LA MORT !

Quelques heures après le drame de l'île aux Moines, trois jeunes de Liré vont être fauchés dans la jeunesse de leurs vingt ans, leurs destins brisés brutalement par les balles nazies. Théophile, Marcel et Fernand semblaient avoir rendez-vous avec la mort. Constant Delaunay, 23 ans à l'époque (aidé de sa femme née Marie Richard, 22 ans) évoque la mémoire de son frère et de ses deux camarades assassinés par les **habits verts** : " Nous habitons, comme aujourd'hui, place de l'église à Liré, chez nos parents. Le dimanche 6 août, de bonne heure, mon frère Théophile, 21 ans, était en train de boulanger dans le fournil de Joseph Pineau, près de chez nous. Soudain dans le bourg quelqu'un a lancé la rumeur que les

Allemands allaient prendre des otages et que les hommes devaient aller se cacher dans la campagne. Aussitôt, Théophile, habillé en mitron, a quitté la boulangerie et est parti avec son frère Maurice se cacher à la ferme de la Bourrelière. Là, ils ont attendu. C'est alors que Marcel et Fernand Guéry, 21 ans, vignerons à Vieille-Cour, les ont rejoints, par hasard. Puis la rumeur s'est dissipée et le fermier Emile Terrien leur a dit : **Les gars, vous restez à manger avec nous ce midi car il y en aura pour tout le monde !** Maurice est rentré chez nous, mais Théophile est resté avec les frères Guéry. Tous les trois décident alors sur le champ de quitter la Bourrelière et de descendre à Vieille-Cour pour manger la friture pêchée le matin même dans la vallée par Marcel et Fernand. Mais ils font un crochet par la Loge, chez Baptiste Coulomnier - le patron vigneron de Marcel - pour prendre le verre de l'amitié en passant. Je ne sais pour quelle raison ils n'ont pas accepté de trinquer - la bouteille était au frais dans un seau d'eau - car peut-être étaient-ils trop pressés. Ils filent alors vers leur destinée, le chemin de la vie étant ainsi fait. Pour leur malheur, ils traversent donc les vignes par un petit sentier qui mène à Vieille-Cour, celui que prenait tous les jours Marcel pour aller à son travail chez Baptiste. Ils sont partis gaiement par ce petit chemin de terre qui montait à travers les vignes où pendaient des grappes prometteuses de belles vendanges. Il faisait beau, le ciel était bleu en ce dimanche estival !... Coïncidence tragique, juste en face, en contre bas, au village du Patiou, passait une voiture allemande laissant échapper par ses fenêtres ouvertes des mitraillettes. Elle s'arrête juste devant la ferme des Marceau et tire une première rafale sur mon frère et les jeunes Guéry. Croyant à une riposte de mes trois camarades, les Allemands se sont cachés dans le fossé. Quelle mise en scène! Ne recevant aucune réplique, les nazis montent le coteau en courant et en tirant en direction des **gars**. C'est le carnage gratuit !... Ils ont blessé les deux frères Guéry qui s'étaient cachés un peu, derrière un petit buisson tandis que Théophile, indemne, est monté dans un rang de vigne en levant les bras pour se rendre. Un peu trop naïf! Il croyait à la justice allemande! Malheureusement ce n'était pas celle de **Thémis** et ces reîtres l'ont assassiné sans autre forme de procès. Quant aux deux frères Guéry, les soudards sont montés jusqu'au même petit buisson qu'aujourd'hui pour les achever froidement d'un geste insane. Mme Marceau a vu toute la scène cruelle depuis une petite lucarne du grenier car les Allemands l'avaient fait rentrer dans sa maison pour qu'il



Croix érigée devant le buisson où furent achevés les frères Guéry.



Croix de Lorraine, rappelant le souvenir de tous les martyrs du Patiou (Clichés Garreau, juil. 1994).

n'y ait pas de témoin. Peine perdue! Après, elle a pu raconter le drame à tout le monde en songeant à ces trois garçons de vingt ans morts sous ses yeux. Le massacre terminé, les assassins sont partis en riant, satisfaits de leur basse besogne pour rejoindre leur P.C. à Saint-Florent-le-Vieil. Les voisins du Bourneau, très inquiets à la suite de ces nombreuses rafales, se sont risqués à aller voir et leur découverte a été terrible. Ils ont prévenu aussitôt le maire de Liré, Monsieur Bossé, la gendarmerie de Champtoceaux. Il a fallu faire un constat en pleine chaleur de ce mois d'août. Les familles ont été averties après et dans le milieu de l'après-midi les corps de ces trois jeunes victimes de la barbarie nazie ont été transportés dans leurs familles."

Ils avaient vingt ans et la joie de vivre ; ils semblaient courir au devant de la mort. Elle a eu raison d'eux sur ce coteau du Patiou, comme sur la *colline du Golgotha*. Malheureusement, en cette période sanglante de répression, la liste des victimes du nazisme n'est pas terminée sur cette rive sud de la Loire. Pour l'Occupant, les résistants, soldats sans uniformes, sont des *terroristes* ; les prisonniers sont des condamnés à la torture, à la déportation et au peloton d'exécution.

Le 7 août 1994, en présence des familles des victimes, s'est déroulée à Liré une cérémonie du souvenir pour commémorer le cinquantième anniversaire de tous les événements tragiques d'août 1944, où dix Liréens furent exécutés.

LES MARTYRS DU DERNIER QUART D'HEURE

13 août 1944 : les abbés Joseph Bricard ainsi que Michel Brouard et deux civils Jules Aze et Désiré Rubbens, tous les quatre de Drain, fusillés sans raison par les SS au Landreau

Ce fut l'un des épisodes les plus tragiques qui marqua l'été 1944 dans la région d'Ancenis. En effet jusqu'au *dernier quart d'heure* de la débâcle allemande, des innocents sont tombés, martyrs incompréhensibles de la folie guerrière de quelques-uns.

Depuis les bombardements de Nantes en 1943, de nombreux habitants de la ville étaient venus se réfugier dans la campagne ancenisienne. Aux Brevets, à Drain, sur la rive sud de la Loire, M. Brouard, négociant ancenisien, possédait une grande bâtisse où toute sa famille s'était installée et en particulier son neveu Michel, prêtre qui venait d'être nommé professeur au collège d'Ancenis. Dans une maison voisine M. et Mme Rubbens, commerçants ancenisiens, étaient aussi réfugiés ainsi que M. et Mme Aze de Nantes. Tous ces gens se croyaient à l'abri du danger. Et pourtant! En ce bel été 1944, à l'heure de l'agonie allemande, les nazis recherchaient un prêtre, résistant de la première heure, dont le signalement leur avait été fourni par la Kommandantur de Saumur. Ce prêtre c'était Joseph Bricard, aumônier du Premier Bataillon de Marche FFI, précédemment professeur au collège Saint-Louis de Saumur. Le 5 août, il avait participé aux côtés du commandant Coché, à l'assaut de la caserne Rohan et à la libération d'Ancenis. Agé de 33 ans, l'abbé qui se savait recherché, demeurait chez sa soeur Joséphine, dans une petite ferme de la Basse-Pierre, non loin des Brevets, à Drain.

Jugeant un peu trop naïvement sans danger Ancenis libéré le 5 août, Jules Aze avait décidé, le matin du 12 août, de regagner avec son épouse et leur fils, cette ville, de l'autre côté de la Loire. Désiré Rubbens et l'abbé Michel Brouard les accompagnaient. Le petit groupe traversa la grève, juste en face les Brevets, et arriva sur le bord de l'île Coton quand il fut ceinturé par les Allemands qui les *attendaient* sur place!... Si la femme et l'enfant sont relâchés, le prêtre et les deux hommes sont emmenés en direction du Fourneau, tenu par les SS... L'abbé Joseph Bricard revenant de célébrer sa messe à Drain apprit, en arrivant au village, l'arrestation des trois innocents. Rien ne put le retenir de se rendre près d'eux au Fourneau pour plaider la cause des prisonniers, comme il l'avait déjà fait et avec succès pour d'autres auparavant. Avant de partir, il embrassa sa sœur et ses dernières paroles furent pour lui dire : "*Ne t'en fais pas petite sœur, j'en ai pour cinq minutes !*". Joséphine ne devait plus jamais revoir son frère... vivant, lequel ne savait pas que son chemin de croix commençait. Au Fourneau, l'abbé Bricard n'eut même pas le temps de discuter avec ces irréductibles nazis et il fut bien entendu arrêté lui aussi sans autre forme de jugement. Ensuite, les quatre hommes furent conduits au Loroux-Bottereau et enfermés dans une classe de l'école Saint-Jean. C'est là qu'ils devaient vivre leur dernière nuit.

Le dimanche 13 août, vers dix heures, alors que les cloches appelant les fidèles à la messe sonnaient à toute volée, un camion allemand bâché prenait la route du Landreau. Il s'engagea sur le chemin du Bouivet, traversa la route de la Blanchetière et entra dans le Pré-Rouge, nom prédestiné puisque des exécutions s'y déroulèrent pendant la Révolution. Ce fut le lieu de leur *Calvaire*. Par un raffinement de cruauté les Allemands firent creuser leur tombe aux prisonniers. Quelques instants plus tard des rafales de mitraillettes crépitèrent... et tout retomba dans le silence. C'est ainsi que l'abbé Bricard et trois innocents, raflés pour la circonstance, tombèrent sous les balles des SS au lieu-dit le Pré-Rouge. Ces nazis venaient de commettre un acte sanglant et gratuit qui n'avait plus rien à voir avec la guerre, mais plutôt avec la haine venue d'on ne sait où et avec la folie cultivée par on ne sait qui. Ce



Les fusillés du Pré-Rouge, au Landreau (Tableau conservé à la cure de Drain - Cliché Garreau, juil. 1994).

crime est le symbole de l'innocence martyrisée. La population ignorait où les quatre hommes avaient été conduits pour être assassinés. " *Quelque temps plus tard, rappelle Jean Bricard des Brevets, neveu du prêtre, des enfants qui empruntaient le chemin conduisant au Pré-Rouge y découvrirent par hasard un pan de soutane dépassant du sol remué. C'est ainsi qu'on retrouva les corps des malheureux qui furent ensuite remis aux parents. Mon oncle fut enterré dans le cimetière de Drain. En 1945, les familles Bricard, Brouard, Aze et Rubbens ont élevé en souvenir une croix en bois sur un socle de pierre avec une plaque commémorative à l'endroit où l'abbé Brouard Michel, 24 ans, Jules Aze, 44 ans, et Désiré Rubbens, 47 ans, furent arrêtés sur l'île Coton. Le monument a disparu il y a vingt-cinq ans. A la Basse-Pierre il y a aussi une stèle qui évoque le dernier départ de l'abbé Joseph Bricard disant au-revoir à sa sœur.*"

Le 12 août 1994, une nombreuse assistance est venue se recueillir, lors d'une cérémonie émouvante, près du calvaire restauré de l'île Coton, pour le cinquantième anniversaire des fusillés du Pré-Rouge. Au cours de la messe du souvenir un message a été lu par un membre de la famille Bricard. Retenons-en le passage suivant : " *La vie que l'on t'a enlevée nous sépare. Quel sens devons-nous donner à cet atroce sacrifice ? A nous tous, tes neveux et nièces qui t'avons connu et vous tous qui êtes nés après cette tragédie. Dans cette période trouble de conflits, tu as choisi ce qu'il fallait faire sans te dérober ; que ton exemple nous guide et ton sacrifice n'aura pas été vain.*"

DESTIN BRISÉ

Yann Richard-Marpeau, Ancenien assassiné sur la Loire, en amont de l'île Briand, par les Allemands, le 26 août 1944

A la fin du mois d'août la rive sud de la Loire était toujours occupée par les Allemands surveillés sans relâche, de la rive opposée, par les FFI. En ce samedi 26 août un drame va encore malheureusement se jouer sur cette *frontière* naturelle, lieu de passages clandestins, en amont de l'île Briand, à hauteur de Saint-Jean-du-Marillais.

Marcel Angebault, 22 ans en 1944, habitait rue des Tonneliers et son père était maire-adjoint. Il apporte son témoignage : *“ J’étais très ami avec Yann Richard-Marpeau, 20 ans, qui vivait chez sa mère, avenue Francis Robert. On l’appelait Jo. Il était étudiant, scout et jeune FFI. En ce samedi 26 août je l’ai accompagné avec Jean Galivel et Branger pour une mission sur la rive sud de la Loire. M. Béziau, entrepreneur à Ancenis nous a conduits en voiture face à Saint-Jean-du-Marillais et après, nous avons tous les quatre traversé le fleuve. Nous nous sommes rendus à pied à Saint-Florent-le-Vieil car nous avons rendez-vous avec plusieurs personnes dont le colonel Dariès à l’hôtel **La Gabelle** où je suis resté plusieurs jours. Jo Richard voulant fêter son anniversaire avec sa mère -il allait avoir 20 ans le lendemain- est reparti le soir même à Saint-Jean-du-Marillais pour retraverser la Loire et rentrer à Ancenis.”* L’hebdomadaire L’Echo d’Ancenis, du 25 août 1945, a relaté la suite des événements, pour le premier anniversaire de la disparition de Yann Marpeau mort pour la France : *“ ... Le voilà donc parti vers Saint-Jean-du-Marillais, mais les boches, en effet, sont en alerte. Trois fois il est arrêté. Il sent le danger. Dans une ferme du Bas-Clair, à Saint-Jean-du-Marillais, il s’arrête puis quand après un brin de causette (car il est expansif) il voit qu’il a affaire à de braves gens, il demande qu’on lui prête des vêtements afin de n’être pas reconnu si les Allemands le rencontrent à nouveau. On accède à son désir et quand il est prêt à partir et qu’on lui souhaite bon voyage il répond simplement : **J’y laisserai peut-être ma peau, mais c’est pour la France.** Il se dirige vers la Loire ; un bateau est en face ; il le hèle. Le jeune Gilbert Bouyer, de Saint-Jean-du-Marillais, FFI, qui est de fonction passe le chercher. La traversée du fleuve commence mais les deux jeunes gens n’ont pas fait cent mètres, qu’un bruit de balles leur siffle aux oreilles. **Couche-toi au fond du bateau et ne t’occupe pas de moi,** dit le jeune homme à Bouyer. **Je nage comme un poisson.** De fait, le voilà à l’eau. Bon nageur il entraîne le bateau vers la rive opposée. La fusillade augmente : ils sont quarante de l’autre côté !... Et une balle le frappe en pleine tête. Il coule et ce n’est que plus de huit jours plus tard que son corps sera retrouvé dans sa petite patrie à Ancenis, près de l’île Coton. Il s’appelait Yann Richard-Marpeau. Il aurait eu 20 ans le lendemain. Le passeur, Bouyer, seulement blessé, fut sauvé grâce à la présence d’esprit de Yann et à son dévouement...”*

Plus précisément, la dépouille de Yann Marpeau a été découverte le 2 septembre, flottant près d’un barrage à la pointe de l’île Coton, par deux jeunes d’Ancenis qui naviguaient sur la Loire, Pierre Bournigault, 17 ans, et Claude Barré, 19 ans. Ce dernier se rappelle bien encore aujourd’hui : *“ Aussitôt, nous sommes allés prévenir la gendarmerie. Le Dr Bousseau est venu aussi et a confirmé le décès par balle et non par noyade de l’inconnu. Ce n’est que plus tard, à la morgue de l’hôpital d’Ancenis, que Mme Richard-Marpeau a reconnu son fils, par ses vêtements. Je n’ai su qu’il s’agissait de **Jo** que le lendemain.”*

L’Echo d’Ancenis poursuit : *“ ...Nous avons voulu en cet anniversaire de sa mort rappeler le sacrifice de Yann Richard-Marpeau et en souligner toute l’obscur grandeur. Toute sa jeunesse avait préparé moralement Yann Richard à cet acte qui devait s’achever dans le sacrifice total. Tout jeune il était assidu au patronage paroissial ; quand la guerre éclata, il était scout. Pendant l’occupation il se montrait, bien que tout jeune, très affecté par les malheurs de son pays. Quand les bombardements commencèrent dans notre région, il s’inscrivit à la Défense passive et fut également nommé chef local des Equipes Nationales. A la libération d’Ancenis il fit le coup de feu sur la Loire puis il se mit à la disposition du 2^{ème} bureau à Châteaubriant. Il réussit plusieurs missions, fut chargé d’aller une première fois recueillir des renseignements sur la rive sud de la Loire et s’en acquitta très bien. Hélas! la seconde fois devait lui être fatale. Yann Richard n’est plus, mais son souvenir nous le savons reste vivace parmi ses jeunes amis. La voix grave que nous aimions entendre du haut de la tribune de notre église s’est tue, mais ses résonances demeurent dans l’air et elles murmurent aux oreilles de*



Stèle de Yann Richard-Marpeau, élevée dans le jardin de sa maison ancennaise (Cliché Garreau, juil. 1994).

ses camarades que dans l'accomplissement du devoir, il n'est pas de limite. C'est d'ailleurs ce qu'il ne cessait de dire à sa mère inquiète comme toutes les mères de voir son unique enfant s'exposer si pleinement au danger. Devant sa légitime douleur que l'année écoulée n'a pas éteinte, nous nous inclinons respectueusement..."

Ce n'est que le lendemain du drame que Marcel Angebault a su la mort de son ami. Il ajoute : "ayant appris le jour et l'heure de son enterrement, je suis parti à vélo de Saint-Florent à Ancenis. Arrivé place de l'église, j'ai remarqué que de nombreuses personnes me regardaient curieusement et ma tante Marie-Joséphine a même failli s'évanouir en me voyant. J'ai aussitôt appris qu'on me croyait mort également, d'où la méprise..."

28 AOÛT : ULTIMES COMBATS AU FOURNEAU, A LIRÉ

Action commando FFI contre une poche de SS, le dernier carré allemand

La rive sud de la Loire n'était toujours pas libérée des Allemands. Un dernier bastion nazi installé au village du Fourneau à Liré, résistait encore crânement aux FFI postés sur l'autre rive en amont et en aval d'Ancenis. Le 25 août, en accord avec l'état-major, fut prise la décision de traverser la Loire et d'aller attaquer un nid de SS au Fourneau, face à Ancenis. L'objectif de ce coup de boutoir final était la libération de la rive sud, plusieurs semaines après celle d'Ancenis, de Saint-Mars-la-Jaille, de Candé, d'Ingrandes. L'opération fut confiée au Corps-Franc composé d'une quarantaine de sous-officiers et de volontaires aux ordres du lieutenant Gillis et de ses adjoints Chaussade et Terrien. L'attaque se déroula dans la nuit du 28 août. Mais n'en disons pas davantage et contentons-nous de donner le texte qui suit, extrait de l'ouvrage *Un Bataillon de l'ombre* du commandant Jean Coché : " ... Le capitaine Noizet avait complètement raté son débarquement, en amont du pont d'Ancenis. Gillis se trouva donc seul avec sa quarantaine d'hommes pour attaquer les cent ou cent cinquante SS qui se trouvaient au lieu-dit **Le Fourneau**. Au moment où les Allemands allaient charger, Gillis fit lancer une grenade par chacun de ses hommes. Les Allemands surpris par cette attaque massive, ripostèrent pour protéger leur retraite. Le lendemain, ils décrochèrent. Grâce à deux braves, Zigmond et Jean Larcher, j'ai réussi à faire prévenir Gillis d'avoir à décrocher dès que possible puisque Noizet n'avait pas réussi à débarquer en amont. Le coup était porté. Gillis avait un mort, Lecheval René, et cinq blessés. Il avait infligé aux Allemands des pertes beaucoup plus importantes. Avec l'aide de Larcher et de Zigmond, le Corps-Franc regagne la place d'Ancenis. Lecheval, mortellement atteint, fut transporté à l'hôpital Robert. Il était traversé de part en part alors qu'il tirait avec son fusil-mitrailleur, allongé sur le sol. Son camarade Zaldivar, grièvement blessé au genou est allé le chercher en rampant et l'a tiré dans un petit fossé où l'ont récupéré Zigmond



L'attaque des Fourneaux, à Liré (Dessin de Pierre Foucaud, nov. 1994).

et Larcher. Les blessés avaient été placés dans le sous-sol du Lycée Joubert où le médecin-lieutenant d'active Canas, qui avait déjà montré sur le terrain toutes ses qualités de médecin de combat, opérait avec un sang-froid admirable les cinq blessés qui tous avaient été touchés dans les genoux ou les mollets”.

Le Corps-Franc, commandé par Louis Gillis, avait pris, il est vrai, des risques insensés pour faire sauter le verrou liréen, mais la chance était avec lui et son groupe commando. Les exploits inouïs de témérité de ces *soldats de l'ombre* méritent le respect et le souvenir. Ceux qui croyaient au ciel, ceux qui n'y croyaient pas, étaient unis ici dans la fraternité des combats clandestins. Les Allemands abandonnèrent alors leur position à Liré, libérant ainsi la rive sud de la Loire.

CONCLUSION

Après ces âpres combats et la liberté retrouvée, la vie reprend peu à peu son cours. Cependant la guerre n'est pas terminée. Les privations, les tickets de rationnement... continueront encore à marquer la population. Mais ce sont surtout les épreuves morales qui seront les plus cruelles dans les familles ayant perdu un des leurs ou attendant avec anxiété le retour des STO, des prisonniers, des déportés... Ce n'est qu'en juin 1945 que ceux-ci commenceront à regagner la France après des mois, voire des années d'absence, parfois dans l'indifférence générale. En effet ils n'ont pas toujours été accueillis comme il le fallait. Mme Bernadette Martin-Péan fut déléguée du Fonds de Solidarité des prisonniers, sous l'égide du Comte de Landemont, afin d'aider et secourir les familles en détresse. Mme Richard-Marpeau, après la mort tragique de son fils unique Yann, a reçu chez elle, avenue Francis Robert, tous les prisonniers à leur retour de captivité en leur offrant le verre de l'amitié, de la liberté retrouvée.

Aujourd'hui, derrière les plaques gravées des rues, des stèles ou des monuments commémoratifs, se cache l'histoire des martyrs de l'été 1944 à Ancenis et dans ses environs. Elles rappellent à la mémoire des passants le sacrifice de ceux qui ont donné leur vie pour la liberté, mais qui n'ont pas eu le temps d'en vivre et d'en partager la fête. Vous qui passez, n'oubliez jamais ces héros aux visages rendus par les différents témoignages des amis et des proches.

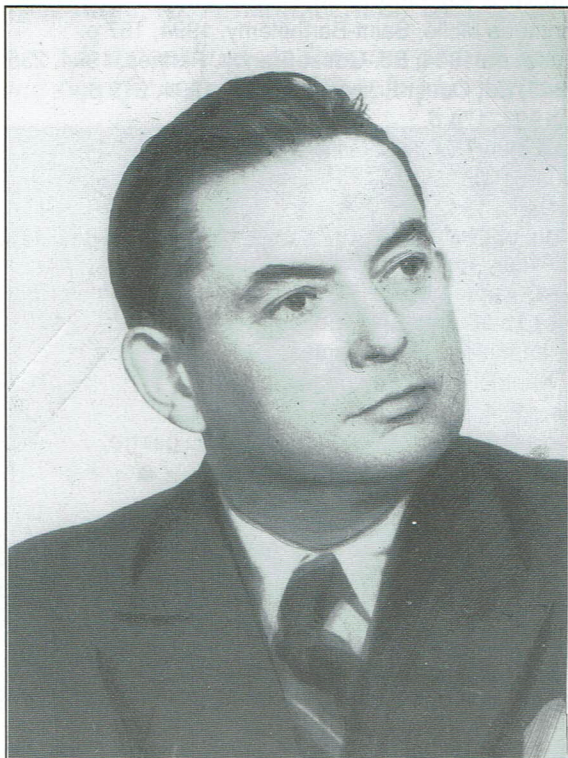
*“ ... En plein mois d'août, nous oublions l'hiver...
La douceur d'être en vie, la douleur de savoir
Que nos frères sont morts pour que nous vivions libres
Car vivre et faire vivre est au fond de nous tous.. ”*

Paul Eluard, *Au rendez-vous allemand, 1944* ■



La Roche-Blanche, 8 juin 1994 : le retour du héros, capitaine Paul Cyr, avec Paulette Joubert, celle qu'il appelait " *mon amie de toujours que j'aime, mon petit résistant en jupon* ". Paul Cyr s'est éteint fin septembre 1994 (Cliché l'Echo d'Ancenis).

L'ÉTÉ 1944 A ANCENIS : CEUX QUI ONT COMPTÉ... PARMI D'AUTRES.



Le commandant Jean Coché, alias Jules Cottin, chef du Premier Bataillon de Marche FFI de L.-I.. Il fonda le 1^{er} Bataillon en mars 1944, au cours d'une réunion qui s'est tenue dans la chambre de M. et Mme Mauget au café-restaurant du Château, à Ancenis (Collection D. Bloyet).



Georges Bousseau (1886-1946), docteur, maire d'Ancenis de 1929 à 1945 ; son rôle ingrat durant l'Occupation n'a pas toujours été bien compris de ses compatriotes et il en a été assez frustré (Cliché Garreau).



Le chanoine Gerbaud, curé archiprêtre d'Ancenis. Pendant les bombardements de la ville, en juillet 1944, il sut toujours réconforter la population dans son malheur (Cliché Garreau).



Mme Mark, secrétaire-traductrice à la Kommandantur. Réfugiée des Ardennes, elle a travaillé à Ancenis pendant toute l'Occupation. Elle a sauvé de nombreuses personnes en réglant, au risque de sa vie, des problèmes difficiles (Cliché Garreau).

BIBLIOGRAPHIE - SOURCES

- Frank Chantepie, **Nantes et la Loire-Inférieure dans la guerre 1940-1944**, Ed. Horvath, Saint-Etienne, mai 1987, 159 p.
- Jean Coché, **Un bataillon de l'ombre, Histoire du 1^{er} Bataillon de Marche F.F.I. de Loire-Inférieure**, Nantes, 1977.
- Henri Noguères, **la vie quotidienne des résistants de l'Armistice à la Libération**, Ed. Hachette, 1984, 272 p.
- Henri Boré, **les Iles de la Loire Angevine et Nantaise**, Imprimerie Mollé, Saint-Barthélémy, 1994, 167 p.
- Dominique Labarrière, **Survivre, la vie des Français de l'Ouest en 1944**, Ed. Ouest-France, Rennes, 1994, 235 p.
- Jacqueline Sainclivier, **la Bretagne dans la Guerre 1939-1945**, Ed. Ouest-France, Rennes, 1994, 219 p.
- **Les années-mémoire 1944**, Bayard Presse - Notre Temps, 1992, 174 p.
- Christophe Gagneux, **Liré avant-hier et hier. La Famille du Bellay**, Ed. Hérault, Maulévrier, 1985, 106 p.
- Gilbert Chéron, **Histoire de Mésanger**, Ed. Hérault, Maulévrier, 1983, 355 p.
- Alphonse Séché, **Le Bruit du Monde**, librairie du Zodiaque, Paris, 1952, 158 p.
- Henri-Michel Gasnier, **Varades Histoire d'une bourgade du Val de Loire suivie de La Vie à Varades depuis quarante ans**, par un groupe de Varadais, Ed. Hérault, Maulévrier, 1985, 293 p.
- Henri Amouroux, **Joies et douleurs du peuple libéré 6 juin - 1^{er} septembre 1944**, Ed. Robert Laffont, Paris, 1988.
- André Perraud - Charmantier, **Le drame du Maquis de Saffré 15-28 juin 1944**, Ed. du Fleuve, Nantes, 1946.
- Etienne Gasche, **De la Maison Rouge...au Maquis de Saffré**, Imprimerie STIL, Nantes, 1986, 156 pages.
- Briac le Diouon ("Yacco"), **Soldats de l'Ombre 1939-1944**, Nantes, 1968, 203 pages.
- Georges Fleury, **Les Français du Jour J**, Ed. Grasset, Paris, 1994.
- Louise Fromy, **Mon Petit Journal, Guerre 1939-1945**, Ancenis (notes écrites chaque jour de la guerre).
- Alexandre Bernard, **Journal** (écrit pendant la guerre 39-45), Ancenis.
- **Revue Histoire et Patrimoine au Pays d'Ancenis n° 5 et n° 7**, ARRA, Ancenis, 1990 et 1992.

REMERCIEMENTS

Nous voudrions remercier bien sincèrement ici :

* les journalistes de O.-F. (J. Cazanove), P.-O. (A. Couard, Le Hesran, Bloyer) et l'Echo d'Ancenis (D. Dahéron).

* toutes les personnes qui ont bien voulu nous fournir témoignages et documents :

- Mesdames Abline, Bartanowsky, Blondel, Bonenfant, Bousseau, Braud, Courtoux, Généreau, Libeau, Michel, Péan-Martin, Rouaud, Simon.
- Messieurs Angebault M., Barré C., Berthelot F., Bousseau, Bricard, Cadiot, Chéron, Cyr (capitaine Paul), Davy, Epoudry C., Florent V., Gaberel, Garreau, Gautier, Gruais, Mémain-Macé, Ménanteau R., Mérot, Muloise, Nison P., Nouaille, Rabine, Réthoré, Seyppel Andréas, Véron, Vételé.
- Mesdames et Messieurs Bernat, Delaunay C., Esch, Huard E. et M., Hubert P., Villechevrolle, la famille de Pierre Rialland ainsi que de nombreuses autres personnes qu'il n'est pas possible de nommer toutes ici.



Les prisonniers d'Ancenis et de ses environs, de retour d'Allemagne, devant la mairie, en 1945 (Cliché Garreau).